



saint. cahiers vincent

**LA COMMUNAUTÉ :
NOUVEAUTÉ CHRÉTIENNE POUR AUJOURD'HUI**

**ÉTÉ - AOÛT 2010
No. 211**

REVUE TRIMESTRIELLE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION EN FRANCE





saint cahiers vincent

BULLETIN DES LAZARISTES DE FRANCE

No. 210 / MAI 2010 - PRINTEMPS

CONGRÉGATION DE LA MISSION

95 RUE DE SÈVRES - 75006 PARIS - FRANCE

TÉL : (0033) 0145498484

Directeurs de la Publication :

P. Élie DELPLACE, CM
Visiteur Provincial de Paris

P. Jean-Yves LEOEUF, CM
Visiteur Provincial de Toulouse

Sécretaire de Rédaction :

P. Jérôme DELSINNE, CM

Comité de Rédaction :

P. Roberto GOMEZ, CM
P. Jérôme DELSINNE, CM
P. Jean-Daniel PLANCHOT, CM

Conception Graphique :

P. Alexis CERQUERA TRUJILLO, CM

Imprimerie
CHAUVEAU-INDICA
24-26 Rue de l'Industrie
92400 Courbevoie

Trimestriel - Dépôt légal : Août 2010

Prix du Numéro : 10€ - Abonnement : 30€
No. CPPAP : En attente
No. ISSN : 1767-4263





SOMMAIRE

BLF/CSV 211

Pag.

5 ÉDITORIAL

7 DOSSIER

7 SOCIÉTÉS ET INDIVIDUS - *Elie DELPLACE, CM*

21 TÉMOIGNAGES

21 *Guénolé FEUGANG*

27 *François-Xavier NGUYEN THANH LY*

31 *René PRÉVOT, CSSR*

35 INDIVIDUALISME ET COMMUNAUTÉ - *Marc BOTZUNG*

53 SYNTHÈSE

LA COMMUNAUTÉ - *Sr. Danièle Kogel, FdIC*

63 RÉFLEXION VINCENTIENNE

MONSIEUR VINCENT OU LE SACERDOCE AVEC LE CHRIST

ÉVANGÉLISATEUR DES PAUVRES - *P. Bernard MASSARINI, CM*

95 DE NOS PROVINCES

99 ILS NOUS ONT QUITTÉS

P. Joseph GADSINSKI

P. André GRINNEISER





ÉDITORIAL

La communauté : nouveauté chrétienne pour aujourd'hui

Dans les sociétés traditionnelles, les hommes vivaient en groupes homogènes, ayant la même culture, les mêmes racines. On vivait dans le même village, on parlait la même langue. Chaque peuple avait ses rites et ses coutumes. Les gens au-delà des difficultés interpersonnelles, étaient bien soudés. L'autorité n'était pas remise en question. Dans les tribus primitives, le chef était respecté.

Dans les périodes plus récentes, le maire, le curé et l'instituteur constituaient aussi des repères indispensables à la bonne marche de la communauté villageoise et permettaient une sécurité. Mais l'évolution rapide de la société a transformé les liens sociaux.

L'Église qui essaie de rejoindre l'humanité n'a pas été épargnée par ces changements et particulièrement en Occident. Pendant plusieurs siècles, les paroisses, les congrégations religieuses, ont été réellement des institutions aidant ce réseau de relations entre les hommes et femmes, avec le souci des plus pauvres. Depuis plusieurs décennies, nous avons fait ce constat à partir des nouvelles générations : les jeunes s'ennuient dans les églises et ne s'intéressent pas aux institutions. Les chrétiens seraient-ils à coté de la « plaque », c'est-à-dire hors du monde ?

Faut il donc penser une nouvelle compréhension de la communauté comme lieu de la présence de Dieu, et de son Fils Jésus Christ, mort est ressuscité ?

Cette rencontre des 18 et 19 Janvier 2010 avait pour but de réfléchir sur la communauté, et donc de chercher sa raison d'être : celle de poursuivre





l'annonce de la Bonne Nouvelle. Nous avons parlé ici des communautés chrétiennes, particulièrement celles les personnes font le choix de se regrouper pour habiter ou vivre des relations avec d'autres, dans un même esprit d'appartenance. Le but recherché étant de témoigner de l'Évangile, de l'Amour, de l'Espérance. À cette rencontre de la formation permanente étaient présentes plusieurs congrégations : les Rédemptoristes, les Missionnaires de Saint-François-de-Sales, les Filles de la Charité, les Lazaristes et des laïcs liés à une de ces spiritualités.

La réflexion à partir de sociologues et philosophes s'imposait pour regarder, derrière nous, le déroulement de l'histoire. Quelles analyses nous donnent-ils ? Dans un premier temps, le P. Élie Delplace nous entraîne dans l'individualisme, la consommation, et nous donne quelques éléments pour approcher les concepts de modernité, de post-modernité et d'hyper-modernité. Cette phase de l'hyper-modernité dans laquelle nous sommes aujourd'hui, nous révèle de grands paradoxes dans notre société contemporaine avec cette réalité de la « désintégration du social et de la grande fragilité des personnalités. »

Nous sommes façonnés par la société dans laquelle nous vivons et c'est bien avec cela qu'il nous faut relever le défi communautaire : trouver cette force d'être ensemble.

Pour rester dans le concret, nous avons eu la chance d'entendre plusieurs témoignages, c'est-à-dire des expériences de personnes qui ne parlent pas à partir de livres mais du quotidien. Ces témoins parlent d'échecs, de tensions, mais aussi de la richesse du partage, de soutien mutuel, de la prière, des projets communs, de l'inter-culturalité, de la cohabitation de plusieurs générations... Bref, ils nous parlent de l'école de la vie.

La communauté connaît peut être des moments de fragilité à l'image de la société mais aurait-elle assez de force pour témoigner d'un mystère qui la dépasse ? Pouvons nous faire nôtre la phrase de saint Paul, habitée par la puissance du Christ : « car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort » ?

Jean-Yves LEBOEUF cm
Visiteur Provincial de Toulouse





Dossier

CSV / BLF 211 • (2010) 7-20

ÉLIE DELPLACE, CM¹

SOCIÉTÉ ET INDIVIDUS

Comment pouvons-nous caractériser notre société contemporaine, sans poser un jugement *a priori*, mais en essayant de comprendre les déplacements qui se vivent ? L'équipe de préparation de cette rencontre précisait : La question de l'individualisme, comment se pose-t-elle et quelles en sont les conséquences pour aujourd'hui ? C'est bien l'enjeu de cette introduction et des échanges qui pourront suivre. Pour aborder notre thème de réflexion et pour prendre un peu de recul, je voudrais simplement relever quelques aspects, en m'appuyant sur les ouvrages de philosophes et sociologues français. J'aimerais ainsi mettre en évidence les mutations du monde dans lequel nous sommes immergés et dont les tensions nous habitent également.

Je partirai donc de plusieurs ouvrages de Gilles LIPOVETSKY : *L'ère du vide, Essai sur l'individualisme contemporain* (Gallimard, 1983) ; *l'empire de l'éphémère* (Gallimard, 1987) et enfin *Le bonheur paradoxal, essai sur la société d'hyperconsommation* (Gallimard, 2006).

¹ Prêtre de la Congrégation de la Mission (Lazariste). Supérieur Provincial de la Province de Paris.



Dossier

Pour percevoir les articulations de sa pensée on pourra encore lire avec intérêt : *les temps hypermodernes* (Grasset, 2004). D'un autre auteur - Alain EHRENBURG -, sociologue, je retiendrai trois ouvrages dont les titres seuls esquissent tout un parcours : *le culte de la performance* (Calmann-Lévy, 1991), *L'individu incertain*, (Calmann-Lévy, 1995) et enfin *La fatigue d'être soi, dépression et société*, (Odile Jacob, 1998). Et pour terminer Michel MAFFESOLI, auteur prolifique qui semble très à la mode aujourd'hui dont je citerai en particulier : *Le réenchâtement du monde* (Editions de la Table Ronde, 2007) et *Iconologies, nos idolâtries postmodernes* (Albin Michel, 2008).

Je laisse de côté, les analyses concernant la religion dans le cadre de la post-modernité qui représentent un autre domaine passionnant. Je pense en particulier à deux auteurs : Daniel HERVIEU-LEGER que vous connaissez certainement (*Catholicisme, la fin d'un monde*, Bayard, 2003), et Olivier ROY - *la Sainte ignorance, le temps de la religion sans culture* (Seuil, 2008). Il serait encore possible d'évoquer le philosophe Alain TOURAINE (*Un nouveau paradigme, pour comprendre le monde d'aujourd'hui*, Fayard, 2005 ; *Penser autrement*, Fayard, 2007) dont la pensée est particulièrement stimulante pour tenter de saisir les mutations et les enjeux de notre monde contemporain et de vivre pleinement dans ce contexte nouveau... Je formaliserai cette présentation autour de trois questions qui, me semble-t-il, permettent de prendre la mesure des mutations de notre société contemporaine et des débats qui l'animent.

L'individu contemporain

Dans un essai qui a fait date : *Essai sur l'individualisme*, Louis DUMONT (Seuil, 1983) montrait que le christianisme est à l'origine de l'individu car chaque personne représente une relation unique à Dieu. Il dégagait différentes étapes dans la genèse de l'individualisme contemporain en passant du monachisme à la Réforme protestante, puis à l'époque des Lumières avec l'apogée des droits de l'homme et de la démocratie. D'une manière classique, et certainement réductrice, pour signifier l'émergence de l'individu – reprenant Françoise BON-





NAL (La *réalliance*, il y a une suite à notre société individualiste, Payot, 2008) - il serait possible de distinguer quatre grandes perspectives :

- La vision de la Tradition où la communauté humaine représente ce qui est premier. On parle encore de système holiste ou holistique où ce qui prime est le tout représenté par la société.
- La vision de la Réussite matérielle : l'individu s'affirme dans la réussite matérielle. « L'individu ne vaut plus par son appartenance d'origine. Il vaut par sa réussite et ce qu'il donne à en voir aux yeux des autres »¹.
- Une 3^{ème} vision met en avant l'expression personnelle : le « moi » de la personne libre et créative. Intériorisation et personnalisation sont ici déterminantes. On parle encore d'une psychologisation de l'individu.
- Françoise BONNAL imagine une 4^{ème} étape dans laquelle nous sommes immergés et qui demeure comme une question : la vision « re-alliance » : le « moi-nous » qui réconcilie et invente.

Lorsque nous parlons d'individualisme, il n'est pas question de poser un jugement moral, mais il s'agit d'abord de mettre en évidence le moteur de l'organisation de la société : qu'est-ce qui organise et structure l'être ensemble ? Dans *l'Ère du vide*, Gilles LIPOVETSKY insistait sur le concept central de personnalisation : Les institutions perdent de leur influence et de plus en plus, ce sont les individus qui semblent les légitimer. Il parle du *procès de personnalisation* pour rendre compte de cette rupture : Ce qui est déterminant, précisait-il, c'est le plus de choix privé possible avec le moins d'austérité et le plus de désir possible².

« Le procès de personnalisation a promu et incarné massivement une valeur fondamentale, celle de *l'accomplissement personnel*, celle du respect de la *singularité subjective*, de la *personnalité incomparable* quelles que soient par ailleurs les nouvelles formes de contrôle et d'ho-

¹ Françoise BONNAL, p.31.

² Cf. *Ère du vide*, p.11.





mogénéisation qui sont réalisées simultanément »¹. « Au «il faut être absolument moderne» s'est substitué le mot d'ordre postmoderne et narcissique : «Il faut être absolument soi-même» dans un éclectisme laxiste »².

Le procès de personnalisation permet de rendre compte de la dynamique essentielle à l'œuvre dans les sociétés occidentales contemporaines : « L'épanouissement personnel » est devenu la norme à tous les niveaux. La religion elle-même serait entraînée par le même processus : « On est croyant, mais à la carte, on garde tel dogme, on élimine tel autre, on mêle les évangiles avec le Coran, le zen ou le bouddhisme, la spiritualité s'est mise à l'âge kaléidoscopique du supermarché et du libre-service »³. Le pluralisme est la règle et ce qui prime est cet individu : L'autonomie subjective s'élargit, les différences individuelles se multiplient. On assiste à la perte de poids de tout cadre institutionnel. Au passage, relevons que cela se vérifie également à propos du prêtre : Aujourd'hui, on insiste davantage sur le choix libre et le sociologue relève : « Alors que le clerc se trouvait entièrement défini par l'institution ecclésiastique devant laquelle il se devait de s'effacer, cette dernière n'existe aujourd'hui qu'à travers l'action volontaire d'individus pleinement autonomes »⁴. Comme dans d'autres institutions profanes telles que l'éducation nationale, « ce n'est plus la fonction qui porte l'homme mais l'homme qui porte la fonction »⁵. Il s'agit donc de prendre acte de cette première mutation essentielle : ce qui est déterminant est donc cet individu autonome qui doit impérativement réussir sa vie à travers des choix et un itinéraire risqué dans un univers parsemé d'obstacles. C'est la première rupture caractéristique de notre univers contemporain.

Pour approfondir notre réflexion et reprenant cette fois l'analyse d'Alain Ehrenberg, l'individu contemporain doit encore prendre de

¹ F. BONNAL, *Ère du Vide*, p.13.

² Ibid. p.179.

³ Ibid. p.170.

⁴ Céline BERAUD, *Le métier de prêtre, approche sociologique*, Paris, 2006, éditions de l'atelier, 2006, p.27-28.

⁵ Ibid. p.111.





plus en plus de risques pour réussir, comme dans l'aventure ou la compétition¹. Le sociologue montre comment dans le sport s'est développé cet imaginaire des individus égalitaires et concurrents. Il s'agit en effet d'être reconnu d'une manière ou d'une autre :

« L'individualisme n'est pas seulement une nouvelle douceur de la société, une liberté ouverte à chacun dans une société pacifiée, comme le laisse croire une vision euphorique de la modernité. Le «droit à la différence», l'injonction à devenir «soi-même» n'a rien en soi de cool. Ces normes de vie peuvent être, [...] un refus brutal de règles sociales et sportives, qui sont faites par d'autres, une révolte sans revendication contre un système hiérarchique où l'on ne peut ou ne pense pas trouver sa place sauf en bas »².

Par conséquent, si « Être soi-même » est devenu l'impératif catégorique de notre société contemporaine, avec son volet positif, on ne peut en oublier les aspects négatifs : L'individu doit accéder véritablement à l'individualité en passant par l'action. Ce sont les choix qui déterminent ce devenir mais comment sont intégrés l'échec et l'imprévisible ? Seul, sans la garantie, la régulation ou la protection du groupe ou de l'institution, tout repose sur l'individu et le fragilise: « Dans ce style d'existence chacun porte de plus en plus le poids de ses responsabilités »³. L'individu se trouve livré à lui-même et son sort ne semble plus guère enviable : « La prédication ne s'énonce pas sous la forme d'impératifs menaçants mais se pare des rhétoriques de la quête subjective du sens de la vie et de l'épanouissement individuel »⁴.

À un modèle conquérant de l'individu suit donc une période plus sombre. Aujourd'hui, nous sommes entrés dans cette conjoncture nettement moins optimiste : l'individu souffrant semble avoir supplanté l'individu conquérant. Pourtant l'un ne succède pas simplement à l'autre, ils sont deux facettes du gouvernement de soi, suscitées par les styles de relations sociales et les modèles d'action aujourd'hui

¹ Cf. Alain EHRENBURG, *Le Culte de la performance*, 1991.

² *Ibid.* p.64.

³ *Ibid.* p.252.

⁴ *Ibid.* p.275.





dominants¹. Dans son ouvrage – *l'individu incertain* - Alain Ehrenberg s'intéresse à la question délicate de la drogue et à celle de l'évolution de son rôle central dans la société occidentale contemporaine : on assiste à une extension et à une fragilisation de l'individu avec un recours aux drogues pour soigner ou pour renforcer les capacités de l'individu à l'intérieur comme à l'extérieur du cadre social. Alain Ehrenberg met en évidence cette attitude paradoxale face aux drogues en distinguant deux figures : « *Sister Morphine* et *Miss Prozac* font partie d'un même monde, mais elles ne sont pas équivalentes : la première relèverait d'une *pathologie de la désinsertion*, la seconde d'une *pathologie de la surinsertion* »². En lien avec cette nouvelle exigence, au niveau de l'individu, la drogue devient donc le symptôme de ce malaise. On assiste à « une grande transformation dans l'imaginaire des drogues : un âge de la drogue qui est celui du *psychic-building* : les drogues commencent à être perçues comme des dopants de l'action individuelle et sont désormais les assistants chimiques de l'individu tenu d'être l'entrepreneur de sa propre vie »³. Avec le développement de l'individualisme et l'apparition de l'individu-trajectoire qui doit évoluer et s'adapter constamment, les contraintes de vie se font plus lourdes et les drogues ont tendance à devenir une pratique d'auto-assistance : « Elles sont aujourd'hui un artifice de masse permettant d'alléger le poids que nous devenons pour nous-mêmes dans des rapports sociaux qui exigent de plus en plus que chacun se fonde et se contrôle lui-même »⁴. Autrement dit : « Alors que les exigences qui pèsent sur l'individualité vont croissant, le souci de soi - de son image et de sa capacité à «assurer»- constitue un problème général auquel les psychotropes apportent des solutions plurifonctionnelles : ils aident à surmonter le stress quotidien, les accès de déprime ou de coup de cafard, à se désinhiber pour affronter la compétition sociale

¹ Cf. Alain EHRENBURG, *L'individu incertain*, p.18.

² *Ibid.* p.108. Il pose des questions précises pour aborder le douloureux et difficile problème des pratiques addictives dans notre société contemporaine.

³ *Ibid.* p.125.

⁴ *Ibid.* p.126.





et affirmer sa présence, ils facilitent les relations affectives et festives, remplissent le temps quand le travail devient une denrée rare, etc... »¹

Pour le sociologue la question très large des drogues se pose donc en relation avec l'évolution sociologique autour de la place centrale réservée à l'individu fragile et sans cesse fragilisé. Ce résumé d'Alain Ehrenberg est, me semble-t-il, significatif de sa réflexion et des questions posées par cette évolution de notre société contemporaine :

« À l'implosion dépressive répond l'explosion addictive, au manque de sensations du déprimé répond la recherche de sensations du drogué. La dépression, cette pathologie carrefour, a servi de plaque tournante pour dessiner cette modification de la subjectivité des modernes, ce déplacement de la lourde tâche à bien se porter. Dans un contexte où le choix est la norme et la précarité interne le prix, ces pathologies composent la face sombre de l'intimité contemporaine. Telle est l'équation de l'individu souverain : libération psychique et initiative individuelle, insécurité identitaire et impuissance à agir.

Dans cette oscillation résident quelques enjeux de notre psychologie collective. [...] Une société d'individus n'est pas destinée seulement à fabriquer des monades qui ne se rencontreraient que sur des marchés, négocieraient des contrats chez les hommes de loi, imploreraient dans le vide dépressif ou exploseraient dans des passages à l'acte pulsionnels. Elle voit en même temps ses repères politiques se modifier, ses formes d'engagement public prendre d'autres tournures et ses modes d'action se reformuler.

La dépression et l'addiction sont les noms donnés à l'immaîtrisable quand il ne s'agit plus de conquérir sa liberté, mais de devenir soi et de prendre l'initiative d'agir. Elles nous rappellent que l'inconnu est constitutif de la personne, aujourd'hui comme hier. Il peut se modifier, mais guère disparaître - c'est pourquoi on ne quitte jamais l'humain. Telle est la leçon de la dépression. L'impossibilité de réduire totalement la distance de soi à soi est inhérente à une ex-

¹ Ibid. p.132.





Dossier

périence anthropologique dans laquelle l'homme est propriétaire de lui-même et source individuelle de son action »¹.

Comment pouvons-nous prendre en compte cette exigence nouvelle d'être soi dans l'engagement à la suite du Christ, avec d'autres ?

La consommation

Il s'agit d'un autre aspect qui me semble déterminant pour caractériser notre société occidentale contemporaine. Depuis l'ouvrage de Jean Baudrillard, *La société de consommation* (1970) bien du chemin a été parcouru : Il montrait que la consommation qui est devenue la référence centrale de notre monde, remettait en cause les bases de l'être humain ; en tout cas elle devenait prioritaire dans la vie de l'homme contemporain. Au cœur de notre société, la consommation est centrale et devient un critère essentiel d'insertion ou d'exclusion. Depuis les années soixante, on est passé dans la société française de la perspective de l'aliénation au profit du thème de la réalisation personnelle : Dans ce laps de temps, le consommateur est devenu sujet.

Pour être plus précis, il est possible de reprendre l'évolution que propose G. Lipovetsky : il distingue en effet trois périodes :

- Durant sa première phase (1880-1950) les premiers éléments de la consommation se mettent en place (avec les grands magasins, la mode et la production réservée à un clientèle restreinte au début).
- La seconde période (1950-1980) représente l'époque de la consommation de masse : production et consommation ne sont plus réservées à une classe de privilégiés. On voit émerger une société de plus en plus tournée vers le présent et les nouveautés qu'il apporte. Dans les années 60, le bonheur semblait possible par l'accès potentiel pour tous à l'abondance. De plus la société de masse était avant tout perçue comme un processus d'uniformisation et d'atomisation où chacun est à la fois semblable et anonyme. Or on oublie trop souvent de considérer

¹ Alain EHRENBURG, *La fatigue d'être soi, dépression et société*, p.250.





la face complémentaire et inverse du phénomène : l'accentuation des singularités, la personnalisation sans précédent des individus. L'offre en abîme de la consommation démultiplie les références et modèles, détruit les formules impératives. On assiste alors à l'extension à toutes les couches sociales du goût des nouveautés, de la promotion du futile et du frivole, du culte de l'épanouissement personnel et du bien-être, bref de l'idéologie individualiste hédoniste¹.

- Par conséquent, Gille Lipovetsky évoque les signes d'une troisième phase : c'est justement ce qu'il nomme l'hypermodernité avec comme corollaire cette hyperconsommation dont la caractéristique essentielle est de mettre l'individu-sujet en position de pouvoir choisir. Ce qui compte est bien cette capacité à choisir et non le contenu du choix. « Choisir, c'est l'acte par lequel s'opère l'individuation, c'est-à-dire l'appropriation individuelle du monde »². De plus, pour Gilles Lipovetsky, cette hypermodernité correspond également à la révolution des technologies de l'information³.

Le cadre de la consommation vient conforter ce que j'esquissais dans la première partie : Dans notre société, est-il possible d'être soi-même sans avoir accès à la consommation ? Par rapport à cet axe central de la consommation, G. Lipovetsky risque toutefois cette alternative :

« Qui peut dire le temps qu'il faudra pour qu'une conscience d'un autre type se lève, pour que naissent de nouveaux horizons, de nouvelles manières d'évaluer la fuite en avant consumériste ? Si la réponse à cette question est hors de notre portée, il n'en demeure pas moins que des signes existent qui, si disparates soient-ils, indiquent des désirs d'orientation inédite, des recherches d'un « au-

¹ Cf. G. LIPOVETSKY, *les temps hypermodernes*, Paris, Grasset, 2004.

² Id. *Le Bonheur paradoxal*, p.127.

³ Alain Ehrenberg distingue trois pôles : le multimédia interactif, la réalité virtuelle et les réseaux de communication. Il souligne « une technologisation de la subjectivité et une subjectivisation de la technique » *L'individu incertain*, p.275.





trement » par rapport aux mirages et à la centralité de la consommation. N'ayons pas la naïveté de croire que ces « dissidences » suffiront à faire changer de cap : elles signalent seulement que la multiplication et le renouvellement perpétuel des biens marchands ne peuvent être tenus pour la seule et principale vocation de l'homme. Un jour viendra où la recherche du bonheur dans la consommation n'aura plus le même pouvoir d'attraction, la même positivité : la quête de la réalisation de soi finira par se dégager de la course sans fin aux plaisirs consommatoires.

L'heure à coup sûr n'a pas sonné et le temps sera long avant que ne devienne sensible tout ce que la frénésie consummatoire comporte de chimérique. Néanmoins ce moment, inévitablement, surviendra. De même que l'option consumériste est une invention historique datée, de même son futur ne sera pas éternel. Selon l'hypothèse avancée ici, c'est paradoxalement moins d'une révolution du mode de production que d'une révolution des valeurs ou d'une mutation culturelle réévaluant la place des jouissances immédiates qu'il faut attendre pareil bouleversement »¹.

Postmodernité et hypermodernité

On rencontre de plus en plus d'expressions contradictoires autour de la modernité ; que pouvons-nous en tirer ? C'est entre 1880 et 1930 que le modernisme prit toute son ampleur ; il s'agissait d'un principe de négation : « la tradition du nouveau »... Évoquer la postmodernité revenait donc à insister sur la rupture avec cette modernité dont la technique et le libéralisme envahissaient tous les secteurs. Le terme de postmodernité fait son entrée sur la scène intellectuelle dans les années 1970 et, en suivant Lipovetsky, il est possible d'en préciser les traits : « Essor de la consommation et de la communication de masse, dépérissement des normes autoritaires et disciplinaires, poussée de l'individualisation, consécration de l'hédonisme et du psychologisme, perte de la foi dans l'avenir révolutionnaire, désaffection des passions

¹ G. LIPOVETSKY, *Le bonheur paradoxal, essai sur la société d'hyperconsommation*, p.335-336.





politiques et des militantismes: il fallait bien donner un nom à la formidable transformation qui se jouait sur la scène des sociétés opulentes délestées des grandes utopies futuristes et de la modernité inaugurale »¹. La postmodernité permettrait d'envisager une rupture, une modernité achevée. Par contre, envisager comme le fait G. Lypovetsky dans ses dernières publications, l'hypermodernité revient à insister sur un même mouvement qui fabrique de l'ordre et du désordre, de l'indépendance et de la dépendance subjective, de la mesure et de la démesure... C'est une manière de rendre compte des paradoxes que l'on retrouve au cœur de notre société contemporaine.

Alors pour quels cadres théoriques nous faut-il opter ? « La phase moderne de nos sociétés s'est caractérisé par la coexistence de deux logiques adverses avec l'évidente prééminence jusqu'aux années cinquante et soixante de l'ordre disciplinaire et autoritaire. On appelle, en revanche, société postmoderne, le renversement de cette organisation à dominante, au moment où les sociétés occidentales tendent de plus en plus à rejeter les structures uniformes et à généraliser les systèmes personnalisés à base de sollicitation, d'option, de communication, d'information, de décentralisation, de participation »². Le terme de postmodernité indique un changement de perspective. Si la modernité s'est pensée à travers deux valeurs essentielles : la liberté et l'égalité et sous une figure inédite, l'individu autonome, en rupture avec le monde de la tradition, la postmodernité représente le moment historique précis où tous les freins institutionnels qui contrecarraient l'émancipation individuelle s'effritent et disparaissent, donnant lieu à la manifestation des désirs singuliers, de l'accomplissement individuel, de l'estime de soi... La postmodernité marquerait une rupture, un refus, voire un rejet de cette modernité. Michel Maffesoli insiste avec force sur le retour de tout ce qui avait été évincé et il a cette formule significative : « La postmodernité c'est la liaison du candomblé et de l'électronique »³ où justement il associe l'héritage de la modernité avec ce qu'elle rejetait : un culte syncrétique de possession. Signifi-

¹ *Id.*, *Les temps hypermodernes*, p.70.

² G. LIPOVETSKY, *L'ère du vide*, p.134.

³ *Id.*, *Iconologie*, p.36.





catif encore le retour en force de la nature, de l'écologie... À la mondialisation et en réaction, on assisterait à une « *glocalisation* » c'est-à-dire une revalorisation des produits du terroir et du sentiment d'appartenance... Pour M. Maffesoli, on assiste à la résurgence de la figure de Dionysos (*semper juvenescens*) : « Icône emblématique », le dieu « aux cent noms » car cet archétype entre en correspondance aux quatre coins du monde avec la reviviscence de la fonction orgiastique dans nos sociétés »¹ où l'orgiasme - en rien réductible à l'orgasme sexuel - désigne avant tout le jeu des passions (*orgè*) collectives. Il s'agit, prioritairement de vibrer ensemble (tout est occasion de « s'éclater »), d'entrer en communion et, éventuellement, en transe. Le temps des tribus est aussi celui du « réseau des réseaux »². La postmodernité se caractériserait par le retour de l'archaïsme.

S'agit-il de privilégier une perspective de rupture - la postmodernité marquerait alors un retour en force de tout ce que la modernité a caché ou rejeté à ses marges - ou privilégier l'inévitable nouveauté du contexte actuel avec cette idée d'une hypermodernité ? « Post » marquerait une orientation vers l'ancien, le dépassement d'un modèle tandis qu'« Hyper » mettrait en « évidence un mouvement largement amplifié ». À la postmodernité serait associé la figure mythologique de Dionysos déjà évoquée, alors que pour l'hypermodernité, ce serait la figure de Narcisse que Lipovetsky emploie largement dans ses écrits : à la figure de Narcisse envisagée comme « individu cool, flexible, jouisseur et libertaire tout à la fois » succéderait un hypernarcissisme : « Un Narcisse qui se donne pour mature, responsable, organisé et performant, flexible » et en même temps « tout inquiète et effraie Narcisse. ». Pour Gilles Lipovetsky, il y a donc une continuité et le paradoxe représenterait le caractère essentiel de cette hypermodernité : « Plus les conduites responsables progressent et plus l'irresponsabilité s'accroît en même temps. Les individus hypermodernes sont à la fois plus informés et plus déstructurés, plus adultes et plus instables, moins idéologisés et plus tributaires des modes, plus

¹ *Ibid.* p.63.

² *Ibid.* p.78.





ouverts et plus influençables, plus critiques et plus superficiels, plus sceptiques et moins profonds »¹.

Alors que le discours de la postmodernité, en réaction aux perspectives optimistes associées à la modernité, développe une méfiance caractéristique (pensons aux films *Terminator*), l'hypermodernité tient ensemble ces deux discours : admiration et méfiance d'une manière paradoxale (c'est tout l'enjeu des films *Matrix* ou plus récemment encore du succès cinématographique de James Cameron, *Avatar* où l'homme a accès à une vie toute autre grâce à un clone) : « L'hypermodernité se signale par l'idéologisation et la généralisation du règne de l'urgence ». L'époque hypermoderne est encore contemporaine du sentiment de raréfaction du temps : « Suractif, l'individualisme hypermoderne est également prudentiel, affectuel et relationnel : l'accélération des vitesses n'a aboli ni la sensibilité à l'autre, ni les passions du qualificatif, ni les aspirations à une vie équilibrée et sentimentale... » Paradoxe encore : La frénésie du toujours plus n'exclut pas les logiques qualitatives du « mieux » et du sentiment...

Dans le cadre de l'hypermodernité : l'essence de l'individualisme est bien le paradoxe². On parle de la désintégration du social. Il n'y a plus de consensus mais le goût du débat... Dans cette hypermodernité, l'émotion et la passion priment ; le discours s'élabore à partir du particulier. Lipovetsky pour résumer cette société hypermoderne écrit : « Travaillée par des normes antinomiques, la société ultramoderne n'est pas unidimensionnelle : elle ressemble à un chaos paradoxal, un désordre organisateur. Avec pour conséquence la fragilisation des personnalités... »

¹ G. LIPOVETSKY, *Le bonheur paradoxal...* p.36.

² Il serait intéressant de préciser l'emploi de cette catégorie du « paradoxe » pour d'une part caractériser notre société contemporaine et d'autre part son emploi dans le discours de l'Église lorsque, par exemple, on évoque le « paradoxe chrétien ». Cf. Mgr DAGENS, *Entre épreuves et renouveaux la passion de l'évangile...*, Bayard/Cerf/Fleurus-Mame, 2009, première partie.





Conclusion

« Le monde dans lequel nous vivons est bien complexe... » aimons-nous redire. Il aurait été possible d'évoquer le présentisme contemporain qui caractérise le rapport au passé¹ (étudié par François HARTOG – *Régimes d'historicité, présentisme et expérience du temps*, seuil, 2003) avec son corollaire l'urgentisme, ou encore le jeunisme – quête de cette jeunesse sans limites ! En m'arrêtant à ce survol de l'individualisme, de la consommation et des débats autour de la rupture ou de l'accélération de la modernité, je voulais surtout attirer notre attention sur ce monde dans lequel nous vivons... C'est avec ce que nous sommes et pour nos contemporains qu'il s'agit d'annoncer et de vivre la Bonne Nouvelle... Faut-il seulement dénoncer ? Il me semble, au contraire, que, prenant conscience des déplacements qui sont en jeu, nous avons l'opportunité d'accueillir « à frais nouveaux »² cette Bonne Nouvelle pour aujourd'hui. À quoi sert-il de dénoncer le relativisme si nous ne prenons d'abord conscience qu'il est un des éléments constitutifs de notre univers contemporain et que la foi chrétienne « expérience de vie nouvelle » est « source d'unification et de cohérence » au service d'un véritable dialogue ? Jésus rejoint ses contemporains là où ils en sont de leurs cheminements – « chemin faisant ». Comment, dans l'annonce de la Bonne Nouvelle pourrions-nous découvrir nos propres tensions et rejoindre nos contemporains sur leurs propres itinéraires ?

¹ Avec un présent envahissant... « Le futurisme s'est abîmé sous l'horizon et le présentisme l'a remplacé. Le présent est devenu l'horizon. Sans futur et sans passé, il génère, au jour le jour, le passé et le futur dont il a, jour après jour, besoin et favorise l'immédiat » p.126... Avec ses symptômes comme le devoir de mémoire, l'accent mis sur le patrimoine, la mémoire... F. Hartog relève trois termes significatifs : Mémoire, patrimoine et commémoration... Le contemporain est incapable de sortir de ce présent.

² Cf. La réflexion engagée dans *Proposer la foi dans la société actuelle* depuis 1994...





La communauté : Nouveauté chrétienne

Témoignages

CSV / BLF 211 • (2010) 21-26

GUENOLÉ FEUGANG, CM

« SI JE NE SUIS PAS POUR MOI-MÊME, QUI
SERA POUR MOI ? ET ÉTANT POUR MOI,
QUE SUIS-JE ? »

HILLEL (110 AV J-C.-10 AP J-C.), ABOTH 1, 14

Introduction

Le contexte actuel dans lequel nous vivons est profondément marqué par l'« individualisme ». Le fait que la société soit marquée par la promotion du sujet, par le respect de l'individu, par l'exaltation de l'individualité a conduit à une dérive : l'« individualisme ». De la trop grande emprise que la communauté avait sur l'individu, nous sommes passés ou nous passons progressivement à la quasi-prise en otage de la communauté par l'individu. Nous sommes passés du devoir et de la contrainte au droit et à la liberté, du un pour tous au tous pour un sans une véritable juste mesure. Le centre n'est plus la communauté mais l'individu. Or, à mon avis, il n'y a pas de choix exclusif possible mais la nécessité de tenir les deux. Personne ne nie aujourd'hui le rôle



Dossier

qu'a joué et continue de jouer le christianisme dans l'émergence du sujet. Mais la communauté est aussi une dimension constitutive du christianisme. L'Église est fille et mère de son temps. Comme fille, les caractéristiques de la société s'y retrouvent car ses membres viennent tous de cette société. Comme mère, elle est invitée à proposer autre chose et à vivre autrement, selon l'évangile : respecter la tension individu-communauté sans réduction. Mon témoignage porte sur la manière dont j'ai été formé à tenir ensemble individu et communauté et comment je vis cette tension aujourd'hui à partir de mes origines africaines - camerounaises et du contexte européen - français dans lequel je me trouve à présent.

Le contexte familial

Je suis né de parents d'origines ethniques et culturelles différents. Le papa est Bamiléké (Grassfield) alors que ma maman est Sanaga (Bantou). Les uns sont réputés très conservateurs et communautaires alors que les autres sont connus pour leur approche plus libérale et plus individuelle de la vie. Nous sommes dix-huit en famille et j'occupe le onzième rang du côté paternel et le huitième du côté maternel. Nous partageons et transmettons tout ou presque ensemble. Le lit de couchage, les toilettes, les jouets, les manuels scolaires, la télévision, la radio. Il nous arrivait parfois de manger dans une grande assiette centrale ou alors chacun dans son plat mais en même temps. Dans ce contexte, le « nous » et le « notre » prévalait assez souvent sur le « mon » et le « moi ». Il y avait aussi nécessité de se battre et de trouver sa place dans cet ensemble afin de ne pas être méprisé, négligé ou oublié. En outre, l'école primaire était marquée sur le plan familial par beaucoup de discipline et de rigueur alors que le secondaire était plus marqué par la liberté, la responsabilité et les initiatives personnelles. Ce contexte familial m'a permis de vivre dans l'articulation et la tension quotidienne entre le « moi » et le « nous »

Le temps de formation

Je me suis souvent considéré comme privilégié et spécialement béni de Dieu du fait de mon parcours de formation. Je reste très re-





connaissant au Seigneur et à mes supérieurs et formateurs. Ma formation s'est déroulée sur quatre espaces géographiques et contextes culturels différents : Yaoundé, Mokolo-Mboua, Buéa, Enugu. Mes formateurs aussi venaient d'horizons diverses avec leur propre conception des rapports « individu-communauté », « formé-formateur » : un Français, P. Elie D., un Camerounais, P. Joseph E., un Togolais, P. Emmanuel T., deux Nigériens, P.P. Cyril M. et Damien N.

Mes différentes charges de doyens ou responsables d'un office particulier m'ont emmené à chercher à conjuguer ou à articuler individualité et communauté, initiatives personnelles et exigences communautaires. Ils m'ont aussi exposé à lutter, non sans peine, contre certains singularismes et particularismes incompatibles au charisme vincentien auquel et dans lequel nous nous formions.

Certaines pratiques ont été particulièrement utiles à la nécessité de tenir ensemble individu et communauté : les temps de prières, de repas, de rencontres communautaires ; les équipes de vie ; l'apostolat à deux ; la correction fraternelle ; les activités sportives et sorties communautaires. Tous ces temps forts et ces espaces d'échanges, de partages et d'évaluation m'ont aidé progressivement à mûrir ma personnalité, à découvrir mes potentialités, à m'insérer et à trouver ma place dans une équipe, à sacrifier mes avis, à modifier mes positions, à être patient, à accepter, même à contrecœur le rejet ou l'opposition de ce qui m'était important.

Ce temps de formation m'a donc éduqué à travailler en équipe, à cultiver un esprit d'initiative, à participer au discernement communautaire, à obéir même quand je n'étais pas d'accord.

Mes découvertes et mes surprises en France

Il faut préciser d'entrée de jeu qu'il n'est pas question ici de jugement en terme de bien ou de mal, de meilleur ou de pire. Pour moi, il s'agit avant tout de constat, de caractéristiques propres, d'accents. La France a ses particularités, son histoire, ses traditions qui ne sont pas celles du Cameroun. Sa double caractéristique de pays de droits et de libertés me fascine et m'interpelle particulièrement. Justement ce





Dossier

qui m'a marqué est cette grande insistance sur les droits et les libertés des individus sans assez de visibilité sur les devoirs, les responsabilités de l'individu vis-à-vis de la communauté, sur la nécessaire exigence pour une vie en groupe. Je noterai aussi la taille réduite de la famille et du concept de famille. Au Cameroun la famille est généralement nombreuse et extensive. Ce qui n'est pas le cas en France. Le « moi » semble être tout-puissant face à la communauté. Alors ceux qui vivent ensemble se situent davantage dans une collectivité que dans une communauté de vie et de mission. Or en Afrique, c'est souvent la communauté ou le supérieur qui impose ses choix à l'individu ou décide en dernière instance. Il semble aussi régner une absence de « non » qui préparerait l'individu à faire face à l'opposition, au rejet, à un engagement dans la durée malgré les désagréments et les contrariétés. Comment ne pas justement faire référence à ce soupçon et cette contestation quasi permanente de l'autorité, de l'institution.

Éclairages et interrogations sur ma société d'origine

Ce témoignage se fonde sur trois piliers : d'abord mon expérience en famille, durant les différentes étapes de ma formation, depuis mon ordination ; ensuite ce que me donne à découvrir mes études bibliques et la théologie de la sainte Trinité et l'ecclésiologie, enfin sur les règles communes et les constitutions de la compagnie. Ce témoignage se fonde aussi sur quelques convictions personnelles :

1. La mission se vit dans la réception, la proposition, la synergie des forces et des initiatives.
2. La communauté n'est pas une collectivité d'individus, une masse monolithique ou un amas d'individus mais une fraternité, une communion où les membres vivent ensemble, pensent et font la mission ensemble ou au nom de la communauté dans le respect de la spécificité vincentienne.
3. Personne ne constitue à elle seule ni la mesure ni l'horizon de la mission sauf Jésus, l'Eglise et nos constitutions. Et pour la mission, elle est d'abord celle de Dieu.
4. La communauté peut être sa propre sa fin, mais celle aussi de ses membres lorsque les individualités sont rejetées, méprisées ou combattues, ou alors lorsque l'individualité apostolique se vit en autarcie.
5. le dialogue et l'obéissance sont des principes importants dans la





mission et la communauté. 6. Il y a du bonheur dans la disponibilité à la communauté et le zèle missionnaire. 7. La communauté et la mission sont un don de Dieu.

Ces fondements, ces convictions et mon expérience en France me permettent de poser un regard plus lucide sur ma société et ma culture. L'emprise de la communauté et sa prééminence sur l'individu dans l'univers culturel camerounais pourrait facilement conduire au suivisme, au communautarisme et à l'infantilisme. Le rôle des exigences du groupe et l'importance des repères pourraient aussi conduire à une sorte de rigidité qui laisserait peu ou pas de place aux initiatives personnelles, à la personnalisation des projets, aux adaptations selon les circonstances. Il existe au Cameroun des valeurs et des contre-valeurs qui favorisent ou nuisent profondément à la juste articulation individu-communauté dans la congrégation de la mission. Il y a une véritable nécessité de discernement et d'ouverture afin d'accueillir et d'adapter les valeurs françaises aux réalités camerounaises. Pour moi la question fondamentale demeure la suivante : comment se former personnellement (former tout futur lazariste) de manière à s'insérer librement et effectivement dans une vie et une mission communautaire ?

Conclusion

À mon avis, la tension individu-communauté doit être maintenue. Elle n'est pas une difficulté insurmontable mais une opportunité. La juste articulation entre individu et communauté, pendant la formation et après, à la fois par l'individu et par la communauté, peuvent rendre cette tension féconde. Tout dépend comment, à partir des familles, dès la formation, dans les projets communautaires et au sein des communautés apostoliques sont envisagées et vécues la confiance et le dialogue entre tous les confrères, la liberté et l'obéissance à la communauté et au supérieur, la persévérance dans un engagement et la fidélité à l'esprit initial et à Dieu, le respect, le soutien et l'accompagnement du charisme de l'individu par la communauté, l'humble, l'exigeante et douloureuse acceptation du travail de discernement communautaire pouvant aboutir à une modification d'un projet ou





Dossier

au rejet d'une initiative individuelle, l'attention au contexte actuel. À mon humble avis, la frontière est si poreuse entre individu et communauté que la mission commune crée la communauté d'une part et d'autre part la communauté rend effectif et vincentien l'apostolat que l'individu initie ou reçoit de la communauté. Cette dernière est un lieu de réception et de proposition, d'évaluation et de discernement, de soutien et d'accompagnement des projets dans le dialogue avec les individus. Si donc dans la vie et la mission je suis pour moi, alors je nuis gravement à cette vie et à cette mission que je reçois du Christ, de l'Église, de la congrégation. Gloire à Dieu, reconnaissance à mes parents, merci à la Congrégation de la Mission.





La communauté : Nouveauté chrétienne

Témoignages

CSV / BLF 211 • (2010) 27-30

FRANÇOIS-XAVIER NGUYEN THANH LY, CM¹

LA COMMUNAUTÉ : NOUVEAUTÉ CHRÉTIENNE POUR AUJOURD'HUI

Chers pères,

Chers frères et chères sœurs,

Le Père Provincial de Paris m'a demandé de faire un témoignage à l'occasion de la session « Formation permanente » de janvier 2010 sur le thème *la communauté : nouveauté chrétienne pour aujourd'hui*, sous les trois rubriques :

Comment vivez-vous la tension individu-communauté ?

Quelles sont vos surprises et vos découvertes par rapport à la société où vous vous trouvez maintenant ?

Comment cela vous interroge sur votre société d'origine ou inversement ?

Compte tenu de la limite de temps (au maximum 20'), je vais entrer tout de suite dans le vif du sujet.

¹ Prêtre Lazaristes. Province de Paris. Région du Vietnam



Dossier

Concernant la première question : « comment vivez-vous la tension individu-communauté ? », j'aimerais retracer succinctement mon CV : Je suis né le 20 octobre 1976 à Cantho (à 200km de Saigon au Delta du Mékong), dans une famille de souche de la Secte *Bouddhisme Hoà Hảo*¹ très connue au sud du Vietnam.

- 1976 - 1991: je vivais en famille dans un petit village de cultivateurs.
- 1991 - 1994 : j'étais lycéen à la province Cantho, une petite ville au bord du Mékong. Chaque année au lycée, je changeais de famille.
- 09/1994 - 10/1995: je suis entré, comme postulant, dans la Congrégation de la Mission à Tuc Trung (aux hauts plateaux – au dessus de Saigon, au milieu des minorités ethniques). C'était, pour moi, une première expérience de la vie en communauté « religieuse ».
- 10/1995 - 10/1998: j'ai fait le premier cycle essentiellement de la Philosophie à Dalat, actuellement la Maison Régionale. Nous étions une vingtaine de séminaristes avec quatre formateurs lazaristes.
- 10/1998 - 10/1999: j'ai fait l'année de Séminaire Interne avec neuf autres séminaristes dans une autre maison à Dalat.
- 10/1999 - 06/2003: j'ai fait la formation en théologie à l'institut Inter-Congrégation à Saigon², tout en vivant au Théologat des lazaristes à Saigon.
- 06/2003 à 08/2004: la communauté m'a demandé de me mettre à mi-temps au service de la pastorale et l'autre mi-

¹ La secte *Bouddhisme Hoà Hảo* a fait son apparition dans le delta du Mékong en 1939. Sa philosophie préconise la simplicité du culte et nie le besoin d'un intermédiaire entre les êtres humains et l'Être suprême. Elle compterait plus d'un million d'adeptes, principalement à l'ouest du Sud du Vietnam.

² C'est l'Institut Catholique Religieux du Vietnam où se trouvent les Congrégations et les Ordres rassemblés pour former en théologie les candidats futurs prêtres.





temps pour étudier le français en vue de venir faire les études en France.

- 08/2004 à ce jour (01/2010) : je demeure à la Maison-Mère à Paris en tant qu'étudiant de l'Institut Catholique de Paris. J'étais ordonné diacre le 5 mai 2005 et ordonné prêtre le 25 mai 2006, situation qui m'a amené à conjuguer ministère et études.

Comme vous avez pu le remarquer, jusqu'à présent, mes activités sont les études donc je n'ai pas beaucoup d'expérience. Par contre, j'avais la chance de partager une vie communautaire avec des communautés assez nombreuses, par conséquent, je bénéficiais de la fraternité dans le Christ, en saint Vincent, malgré les différences de *coutumes* et de *mœurs* à cause de provenance géographique et de générations. Le seul mérite était que je savais m'intégrer en m'efforçant d'observer et de prendre part à la vie et à la mission de cette communauté.

Quant à la « communauté », il me semble qu'il est souhaitable de rappeler la définition déterminée par les constitutions (n°19), notamment « la communauté existe *pour la mission et par la mission* »¹. Particulièrement, j'ai été frappé par les diversités géographiques, culturelles, par les différences d'âge, de talents, de modes de vie. Donc il s'avère indispensable de respecter les uns les autres (c'est vraiment une condition *sine qua non*) : il paraît que vous ne m'avez pas choisi et moi, je ne vous ai pas choisi *non plus*, mais c'est le Seigneur qui nous a choisis ; c'est le charisme qui nous attire tous les deux à la communauté tout simplement.

Passons ensuite à la deuxième question : « Quelles sont vos surprises et vos découvertes par rapport à la société où vous vous trouvez maintenant ? »

¹ Cf. Santiago AZCARATE, « communauté vinctienne, communauté pour la mission » in *Vincentiana, Revue bimestrielle de la Congrégation de la Mission*, Curie Générale de la Congrégation de la Mission, n° 3, Mai-Juin, Rome, 2002, p. 208-216.





Dossier

Les dialogues jouent un rôle tellement important dans les échanges quotidiens, d'où la nécessité de pouvoir s'exprimer totalement dans une langue étrangère. Or ce n'était pas mon cas à mon arrivée en France. Ma maîtrise en français laissait à désirer ! Donc, il était tout à fait normal qu'on ne me comprenait pas bien, et *vice versa*. En plus, l'individualisme est assez frappant, en général en Europe, quitte à moi de faire abstraction, car la vie en communauté demande un certain effort pour dépasser l'instinct d'individualisme.

Enfin, vient la troisième question « Comment cela vous interroge-t-il sur votre société d'origine ou inversement ? »

Bien entendu cette période d'individualisme existe dans tous les pays à différents niveaux. Peut-être, chez les asiatiques, ils ont été plus ou moins influencés par l'éducation dictée par l'adage « tu cèdes une parole à ton prochain, tu pourrais en bénéficier neuf paroles de bénédiction ». Quant à la société où je me trouve, je me permets de citer l'emblème d'origine britannique : « honni soit qui mal y pense » !





La communauté : Nouveauté chrétienne

Témoignages

CSV / BLF 211 • (2010) 31-34

RENÉ PRÉVOT CSSR¹

LA COMMUNAUTÉ : NOUVEAUTÉ CHRÉTIENNE POUR AUJOURD'HUI

J'avoue ne pas être très à l'aise pour répondre à la question : comment vis-tu la tension entre individu et communauté ?

À ce propos, quelles sont tes découvertes et surprises dans la société (la société en général) dans laquelle tu vis maintenant par rapport à la société dans laquelle tu es né, où tu as grandi et où tu as vécu tes premières années de prêtrise ?

Je conçois bien le thème général : « la communauté, nouveauté chrétienne pour aujourd'hui ». Et je me dis que les chrétiens, avec *deux mille ans d'histoire* ont deux mille ans d'avance. Ce qui ne veut pas dire que tout est ou fut rose dans les communautés chrétiennes. Abus de pouvoir, écrasement des petits, cléricanisme...

Mais la place du christianisme dans la formation de notre société a été prépondérante : recouvrement presque parfait des paroisses

¹ René Prévot est prêtre rédemptoriste dans la communauté de Valence.





Dossier

et des communes. Influence civilisatrice du monachisme bénédictin. Part importante des ordres mendiants, tout spécialement des dominicains, dans l'apprentissage de la démocratie.

Cependant, il serait dangereux de s'appuyer sur le passé pour prétendre que l'on est dans une situation acquise. L'importance de tout ce qui concerne la vie ensemble, la vie fraternelle dans le Nouveau Testament nous rappelle que vivre ensemble est une aventure difficile. Et qu'aimer n'est possible que dans l'apprentissage d'une « mort » à soi.

Mais je constate que jusqu'ici, je n'ai rien dit de personnel ni d'actuel sur le « comment » je vis la tension entre individu et communauté. Il est temps de se jeter à l'eau...

Je parlerai surtout de ma communauté religieuse mais aussi un peu d'une équipe MJ. Je constate que, pendant longtemps, la vie commune était facilitée par le fait que nous étions pratiquement tous passés par le même moule. Je veux parler non seulement du noviciat, mais aussi des maisons de formations : le juvénat et le grand séminaire. Un long apprentissage donc de la vie commune pour et par laquelle nous avons longuement été formatés et au bout de laquelle bien des angles avaient été arrondis. Ce n'était peut-être pas non plus le meilleur moyen de faire émerger des personnalités.

Je constate aussi que la vie religieuse, jusqu'au Concile de Vatican II, était fortement marquée, chez les Rédemptoristes, par la Règle – c'est le mot qu'on employait – mais il vaudrait sans doute mieux employer le mot de « règlement ». Il semble que l'on était très attentif à l'extérieur, à une certaine discipline. Le règlement pouvait entrer dans les détails et comportait des horaires dans lesquels s'écoulaient les journées sans beaucoup d'imprévus. Il semble que la vie monastique avec sa régularité avait pas mal déteint sur la vie religieuse apostolique...

Le Concile et le retour aux sources, à la spiritualité du fondateur, ont contribué à changer l'atmosphère, avec une spiritualité qui s'appuyait bien d'avantage sur l'Évangile désormais abondamment cité dans la règle devenue « règle de vie ».

Aujourd'hui, je vis dans une communauté constituée de douze membres. Les âges vont de quatre vingt cinq ans à cinquante huit





ans (vingt sept ans d'écart entre l'aîné et le plus jeune). Les trois plus jeunes ont échappés pour une grande part au formatage CSsR¹ ancien. Mais s'il y a entre deux d'entre eux et le reste de la communauté une différence assez nette, cela semble dû bien plus à Mai 68 qu'à toute autre influence. La tension qui peut exister se marque d'abord dans les prières communes d'où ils sont (étaient) habituellement absents. Les tâches apostoliques – réelles ! – sont, peut-être, la raison qui justifie les absences aux repas communs. On sent bien, à une phrase aussi précautionneuse pour mettre des nuances, que la première tension, c'est d'abord le non jugement, la méfiance dans l'esprit pharisien qui se croit supérieur aux confrères en question, l'effort – il est des deux côtés – pour maintenir l'esprit de communauté fraternelle.

Le fait que ces confrères font preuve d'un véritable engagement apostolique original – qui sort des sentiers battus par rapport aux confrères plus anciens – contribue à maintenir l'estime réciproque. Il convient de porter aussi au crédit de ces confrères la capacité d'être à la fois à l'aise dans la communauté ecclésiale et de lui résister pour exister en dehors de ses cadres. L'un d'entre eux est attaché au service des pauvres et tient des responsabilités dans une institution laïque (APF et AI). Ceci est neuf dans la vieille institution Rédemptoriste : découverte et surprise. Ceci eut été impensable il y a trente ans, sauf dans la mouvance des prêtres ouvriers.

Étonnement : absence de ressourcement intellectuel d'un de ces prêtres. La télévision, les mots-croisés, c'est un peu court comme recyclage.

Une réflexion plus générale pour mettre un terme à mon mot sur « la communauté, nouveauté chrétienne pour aujourd'hui » : c'est que les chrétiens, en l'occurrence ici les religieux, sont faits du même bois que la moyenne des gens. Ils viennent en communauté avec les mêmes obstacles, handicaps et qualités que les autres. Mais l'exemple et l'Esprit du Christ et la capacité de pardon qu'il donne permet de vivre

¹ NDLR : CSsR est le sigle latin de Congregatio Sanctissimi Redemptoris qui signifie Congrégation du Très Saint Rédempteur, fondée en 1732 par saint Alphonse de Liguori (1696-1787), dont les membres sont appelés plus communément Rédemptoristes.





Dossier

ensemble dans des réussites relatives et encourageantes. Cependant, il n'y a pas de quoi pavoiser... J'ajouterai encore que j'aime ma communauté et que je sais le rôle de mon supérieur pour sa patience, le temps et l'attention qu'il donne à l'amélioration des relations à l'intérieur.

Un mot à ajouter sur la communauté la plus restreinte qui soit : le couple, et de manière un peu plus élargie la famille. Je ne suis pas marié mais j'accompagne comme conseiller spirituel une Équipe Notre-Dame et, par ailleurs, j'ai eu quelques contacts avec l'ancien mouvement « Mariage-Rencontre » qui s'appelle maintenant « Vivre et Aimer ». Il me semble que dans la débandade que semble connaître le mariage et la famille dans notre monde, on a là, chacun dans son genre, deux mouvements qui peuvent aider les couples à vivre l'aventure du mariage. Le premier s'adresse en principe à des chrétiens et fournit une aide par une vie d'équipe avec des rencontres mensuelles où l'échange débouche sur un véritable partage et un soutien réciproque. Ce partage implique aussi le conseiller spirituel.

« Vivre et Aimer » est mené par des chrétiens et s'adresse aux couples chrétiens ou non, mariés ou non. La seule exigence est que ce soient des couples stables. Ici les rencontres sont plus sporadiques : un week-end de temps mais les enseignements sont plutôt des témoignages. Ensuite, chaque couple se retrouve en aparté. La famille, pour la suite de la vie chrétienne, cela suit ou ne suit pas.



MARC BOTZUNG¹

INDIVIDUALISME ET COMMUNAUTÉ : ENJEUX ET PERSPECTIVES POUR NOS COMMUNAUTÉS ET NOTRE AGIR MISSIONNAIRE

Je ne suis pas un spécialiste des questions que nous abordons depuis hier et au sujet desquelles vous m'avez invité pour prendre part au débat.

Mes domaines d'activité ont même à plusieurs égards peu à voir avec notre sujet sur individualisme et communauté. Depuis mon ordination en 1995, j'ai plutôt été engagé dans le terrain missionnaire *ad extra* et tout spécialement dans la relation avec des Musulmans. En France depuis un an et demi, je suis à présent chargé des vocations en France pour ma Congrégation, les Spiritains. Je vais toutefois essayer d'apporter ma pierre au débat en cours, car, comme religieux et missionnaire, je suis aussi concerné que vous par la réflexion menée ici. Sans prétendre dire plus ou mieux que ce qui est déjà ressorti des

¹ Prêtre Spiritain. Il a été missionnaire en Mauritanie. Actuellement est le responsable des Vocations pour sa Congrégation.



Dossier

nombreuses interventions et échanges depuis hier. Pourtant je vais me risquer à vous adresser une parole.

Je commencerai avec trois événements, trois expériences qui m'ont interpellé dans mon propre regard sur ma culture d'origine. Et lorsque je dis ici culture j'envisage ces manières bien concrètes de vivre que nous partageons, manière de regarder, de sentir, d'écouter, de voir le passé, l'actualité ou le futur, la manière de percevoir qui nous sommes, de qui je considère « comme moi » et de qui je considère « différent » de moi, « autre » pour parler avec un mot qui a sa période de gloire, en somme toutes ces réalités qui spécifient une manière – originale – d'être homme. Ces expériences ont toutes eu pour terrain la Mauritanie, ce pays étrange de l'Ouest du Sahara, où j'ai vécu durant 11 ans. Ce qui a fini par me faire apprécier l'ambiance du désert. Dans mon cas et comme souvent, le détour chez l'autre permet de se regarder autrement.

Expériences d'individualisme ?

1. *Les parents toubab*

En faisant du *caté* à Nouakchott, j'ai découvert avec assez d'étonnement les différences de fonctionnement des enfants selon leur milieu d'origine. En fait, les groupes d'une même année scolaire étaient organisés selon leur disponibilité horaire, c'est-à-dire leur jour de congé, mais aussi selon leur niveau de connaissance du français, certains étant catéchisés en wolof, une langue du Sénégal. Deux types de fonctionnement, deux manières d'être. Arrive la préparation de la première communion. Le groupe africain de milieu modeste (parents peintres, mères ménagères) prend la proposition telle qu'elle est et s'y coule. Leur relation à l'Eglise est encore assez neuve, leur peu de formation intellectuelle et scolaire les met en situation d'accepter et de recevoir de ceux qu'ils considèrent comme plus compétents. Reste à gérer le groupe européen et là tout se complique : il y a presque autant de désirs originaux, parfois farfelus, que de parents engagés dans le processus de suivi. L'important c'est « mon » fils, « ma » fille. « Vous





comprenez ? Chez nous dans la famille la première communion c'est important et comme cela *il aura un bon souvenir pour toute sa vie* »... Il s'agit non seulement de faire « comme on fait chez nous » en référence au pays d'origine plus ou moins idéalisé, mais chacun y va de sa proposition ou de sa demande. D'un côté il y a une certaine réception d'une proposition institutionnelle et d'un rite déjà modelé, de l'autre il y a multiplication des spécificités dont il faut tenir compte pour ne pas froisser les personnes ou, pire, se les mettre à dos. Ou comment il est plus facile de gérer un groupe de trente qu'un groupe de six ! Je touche ici à une relation différente des personnes aux institutions et au groupe.

2. Les Occidentaux sont des gens pressés

Un deuxième domaine d'étonnement ne m'est apparu que bien plus tard, lorsque j'ai pris l'habitude de fréquenter les taxis collectifs pour les interminables séances d'endurance que sont les voyages en transport en commun à l'africaine. Toute une affaire ! Or, parfois, se trouvaient parmi nous des Européens. Au début tout va bien, la situation est cocasse, originale, cela fera des choses à raconter et le touriste cherche à engranger les émotions, les faits, les mots. Le résultat final est moins élogieux : il ne tient pas la distance. Au bout de 200 km c'est l'épuisement, l'énerverment et une attitude de plus en plus insupportable pour le collectif, réduit pourtant aux mêmes difficultés auxquelles se rajoutent la difficulté de supporter l'intrus. « *Quand est-ce qu'on arrive ?* » « *Mais on est trop serré* ». « *Mais il fait une chaleur impossible à supporter* ». Dans ce contexte – pressés corps contre corps, petits et grosses, jeunes et vieux, de situations sociales et d'origines variées, mais tous réduits à se supporter dégoulinants de sueur - la seule attitude raisonnable est de se taire et d'endurer en attendant que cela passe. Comme on mettrait son corps et son esprit en mode « passif ». J'ai remarqué la même difficulté chez des personnes originaires du milieu et ayant vécu un certain nombre d'années en contexte occidental. Une espèce d'inadéquation totale à la patience, qui m'a fait conclure que le signe le plus clair pour repérer des Occidentaux – et des Occidentalisés - dans le contexte mauritanien, c'est l'impatience. Je touche ici à un rapport différent des personnes au temps.





Dossier

3. *Affronté au rien*

Le troisième exemple, m'est tiré d'un récit¹ d'un prêtre de la région parisienne venu passé un temps avec des jeunes en Mauritanie. Voici qu'ils se rendent pour une période de camp scout dans une région isolée en bordure de mer. Entre décor de lande abandonnée, mélange d'odeurs de putréfactions maritimes, et plage pas terrible. Je ne sais plus pourquoi, mais le prêtre s'est retrouvé quelques jours sans son groupe. Après les salutations d'usage et l'accueil nécessaire il s'est vite retrouvé face au rien, qui est une grande partie de la réalité du lieu. Rien à faire. Peu à dire en raison des difficultés de langue. Ni livre, ni fuite possible. Confronté au rien. Sans projet. Sans programme pour la journée. Ce rien massif, absolu, sans échappatoire et tellement là. Sans possibilité de fuite et condamné à la rencontre de soi avec soi. Et pour ceux qui le veulent, de soi avec Lui (Dieu). Autrement. Temps radical : temps de naufrage ou temps de grâce. Temps de désert.

Le dernier lieu qui m'a fait cet effet, il y a trois semaines, c'est le sommet de *l'Assekrem*, dans le grand sud algérien. Des ermitages y sont disposés pour cette rencontre là. Cinglante, impitoyable et peut-être vitale.

Je touche là encore une relation au temps, mais aussi aux projets et finalement au sens. Qui suis-je ? Qu'est-ce que je veux ? Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce qui vaut le coup ? Qu'est-ce qui dans ma vie est temps perdu ou brassage de vent ? Questions radicales qui peuvent être les nôtres. Questions que j'ai posé en « je » et qui nous situent pleinement dans la relation individu/communauté. Questions pas neuves du tout et qui nous inscrivent dans une communion humaine large. Questions qui nous marquent ou que nous repoussons, mais qui nous mettent aussi de manière originale en capacité d'écoute – entre autre - de l'expérience humaine et spirituelle des récits et des personnages bibliques. Comme de celles de nos contemporains.

Voilà pour mon introduction ! Parler d'individualisme, c'est parler de faits de vie, d'attitudes originales ou communes. Des manières d'être, de se chercher, de se vouloir, de se rêver. Parfois de se regret-

¹ Cf. JEAN-PAUL CAZES, *Dieu seul donne la pluie*, 1995.





ter ! Le détour par le pays de l'autre n'est pas forcément inutile car il nous redit des manières d'être différents, mais aussi – toujours - une commune humanité.

J'en viens maintenant à quelques réflexions sur l'autre pôle de notre questionnement : la communauté.

Communauté ? En revenir aux fondamentaux...

Je ne sais pas si vous aimez le sport, mais je trouve assez surprenant de suivre les évolutions des manières de s'exprimer dans le domaine sportif. Cela évolue comme ailleurs, mais j'y suis peut-être plus réceptif. Lorsque l'équipe de France de rugby se prend une claque comme lors du dernier match contre les All Blacks en fin novembre – où nous sommes pris un 5 essais à 0 à domicile !-, les constats d'après match vont souvent dans deux sens. 1) Il faut revenir aux fondamentaux ; 2) il faut vivre nos valeurs. Dans ce cas concret, cela signifie il faut reprendre plaisir à jouer un jeu qu'on aime, qu'on sent et qui fait plaisir. Sachant que se faire plaisir n'est pas sans exigences au quotidien et en matière d'entraînement. On rajoutera alors « il nous faut encore beaucoup travailler », mais il est bien compris que la manière de satisfaire le public, le faire vibrer et lui faire plaisir passe toujours aussi par un « se faire plaisir » au sein de l'équipe, et par des joueurs qui ont intégré des fondamentaux. Fondamentaux et valeurs ! Je vais m'inspirer des ces expressions - désormais sportives - pour causer de quelques affaires de communauté.

1. Faire communauté aujourd'hui

La vague du vouloir faire communauté qui a marqué les années 70 me semble clairement révolue. Plus de frénésie, ni vraiment de création, dans ce domaine. Pourtant différentes manières de vivre continuent d'être marqués par des traits de la vie communautaire ou au moins de vie commune. Si le mariage est mis en difficulté, le PACS cherche à continuer à répondre à une forme reconnue, légale, donc institutionnelle – même si légère, friable, pas forcément durable – de demande de vie commune. Aspiration répondant à des désirs intimes, cadre juridique, mais aussi désir de reconnaissance sociale.





Dossier

Une autre manière de vivre en lien avec d'autres est la « *co-loc* ». Le public étudiant et jeune travailleur en est friand, en tout cas sur Paris. Co-location à deux, trois, quatre, cinq. Co-location à durée variable, avec ses facilités - payer moins cher un appartement d'une certaine capacité, lieu d'échanges de paroles, d'entraide -, avec ses difficultés aussi - lieu de frictions, d'incompatibilités, d'apprentissage de vie à plusieurs et pas seulement moi seul de mon côté. Je pense que la « *co-loc* » répond à un vrai désir d'échapper à la solitude.

Troisième exemple, vivre en foyer d'étudiants. Vous avez je crois une expérience longue en ce domaine dans cette maison, mon expérience est beaucoup plus courte, mais je suis actuellement responsable d'un foyer d'étudiant - huit étudiants chrétiens qui fonctionnent de manière assez autonome en un même lieu avec un minimum de temps d'échanges, de partages des services - sur Paris. L'expérience me semble répondre à une attente : refus d'être seul, soutien mutuel que j'appellerai camaraderie, débats, confiance à faire naître dans le domaine de la réflexion sur la vie chrétienne, ce point commun « être chrétien » et être prêt à en parler étant clairement désigné comme l'un des fondements de l'être-ensemble dudit foyer. Sans complexe, pas pour faire citadelle assiégée, mais déjà pour permettre de faire grandir et mûrir une part de soi-même souvent mise en difficulté, en doute, à l'épreuve ou devant être tue à l'extérieur, c'est-à-dire dans le quotidien des milieux d'études.

L'idée du faire communauté change, mais elle n'est pas morte.

2. La « religion » en crise

Ce qui fait l'originalité de nos communautés par rapport à d'autres, c'est que notre raison d'être est de vivre ensemble une vie religieuse. Par ce mot je ne désigne pas ici le terme technique où il faut être lié par des vœux pour être religieux, mais je parle de religieux dans le sens banal de personnes qui vivent une spiritualité, une pratique, des convictions, un engagement de vie religieux. C'est en fait très original ! Notamment dans le contexte culturel occidental actuel et notamment le contexte français.



a) *Sentiment religieux*

Aujourd'hui le fait religieux lui-même me semble faire difficulté. Vivre une expérience religieuse et spirituelle ne fait plus partie des références *communes*, c'est à dire *partagées*. Un fossé s'est creusé peu à peu et nous n'en sommes pas toujours conscient. Si sentiment religieux il y a, il est souvent dissous dans la palette large des tendances du moment : zen, méditation, massage, culture bio. Mettez-moi un zeste de bouddhisme, 3 kg de christianisme version ma grand-mère qui m'a élevé, une interrogation concernant la pertinence ou non de l'islam, et pour finir deux livres de Coelho. Je veux rester maître du jeu, choisir mes goûts, mes liens (pas trop de liens !), garder ma liberté et ressentir à plein ce que je peux expérimenter. Pas trop de théories – même si je peux lire des livres sur les anges que j'aurai acheté en passant à la FNAC -, je veux de l'expérience et surtout une expérience qui passe aussi par mon corps. Ma manière de me sentir, de me retrouver, d'être vraiment moi. A ce titre, je peux vous conseiller au même titre aussi bien un *Cdrom* de chant grégorien qu'un concert de musiciens soufis.

J'ai parlé de *sentiment religieux*. Lors d'un moment difficile, des obèses par exemple, retrouver des gestes religieux (brûler un cierge, déposer des fleurs – est-ce religieux ?-) aident à faire sens. A créer du lien, à communiquer, à être en relation, à avoir accès à une part de mystère. Ou à décharger une part de son angoisse.

b) *La religion comme institution fait difficulté*

Par contre la religion, dès qu'elle renvoie à une institution ou à un système, fait problème. Cela passe mal. « Je n'aime pas les curés, mais toi c'est différent ! » Qui d'entre nous n'a pas entendu cette phrase ? Quelle serait cette différence que j'incarnerai, sinon d'être au cœur d'une relation directe, plus personnelle, ce qui est ressenti comme plus vrai et plus approprié. Plus grave, la religion est en train d'être mise sur orbite, de manière lointaine, extérieure, comme un satellite étrange, comme un monde qui fonctionnerait sur lui-même avec ses codes, ses logiques hermétiques au commun, comme un en-soi. Dès lors, pour une partie de nos contemporains, quelle différence de fond





Dossier

entre christianisme, judaïsme, islam, hindouisme, bouddhisme ou autre tradition religieuse ? Quelle relation ces réalités peuvent-elles continuer d'entretenir avec la vérité ? La vérité de notre vie humaine. La vérité de notre être ensemble sur cette planète. La vérité concernant un avenir possible. La notion de vérité comme réalité exigeante, à accueillir humblement chaque jour, à faire naître en nous et à participer à mettre au jour, cette vérité au singulier, est mise en doute, elle est mise en question et bien rares sont ceux aujourd'hui qui osent seulement l'évoquer. Le mot vérité n'aurait-il plus droit qu'à un pluriel ? Ma vérité, la tienne, la leur. La vérité des Chrétiens, des Bouddhistes. La vérité des Chinois, des Américains, des Africains ?

Un dessin de Plantu dans *Le Monde* cet été représentait une femme vêtue d'une *burqa* noire et enfermée dans une cage. A côté d'elle un homme demande : « qu'est-ce que c'est ? » Elle répond : « c'est ma religion ! » L'image est expressive, mais ne se limite pas au regard qui est porté sur la religion des autres. Il me semble que l'image commence à être assez partagée qu'une pratique religieuse doit coïncider à un enfermement dans un monde restreint, peu éclairé, sans critique, en un mot dans un repli sur soi que l'on va qualifier d'identitaire, comme si une identité se vivait d'abord et mieux à l'intérieur d'un bocal. Je ne reprendrai pas ici la formule qui a eu son heure de gloire et qui a fait tant de dégâts, justifiant souvent le pire, de *clash* des civilisations. Je parlerai seulement de replis communautaires. Même les mouvements les plus énergiquement prosélytes misent sur ce phénomène : vite, entrez dans notre groupe, car vous voyez bien que dehors c'est le chaos !

Ce n'est pas cette vision que je partage et ce n'est pas cela que je veux proposer à d'autres, car je trouve que cela a des relents de manipulation, d'égarement et de mensonge. Toute réalité religieuse est inmanquablement marquée par des réalités sociologiques liées à la vie de groupes, mais je prétends qu'il existe une originalité de l'expérience religieuse qui ne se limite pas à cela et qu'au contraire sa vitalité profonde lui vient d'ailleurs. Je m'inspire ici d'une distinction assez classique sur le fond et formalisée je crois ces dernières années par Régis Debray qui distingue entre le religieux, qui est pour lui le lien de groupe et d'identité qui unit des croyants entre eux, et le spirituel, qui relève de l'expérience personnelle de relation avec une réalité trans-





pendante. Pour ma part, il me semble vital que nous laissons notre réalité sociale irriguée par notre expérience spirituelle. Avons-nous autre chose à transmettre ?

3. Pourquoi vivons-nous dans des communautés religieuses ?

Un ancien supérieur général spiritain écrivait dans une de ses Lettres : nous vivons en communauté parce que c'est un malheur pour l'homme que de vivre seul. Je crois qu'il a raison. Il ne dit pas que ce n'est pas possible de vivre seul, mais à sa manière il redit ce que la Bible affirme dès ses premières lignes : « il n'est pas *bon* que l'homme soit seul ».

Dernièrement je me suis posé la question du pourquoi vivre en communauté dans le cadre de témoignages sur l'année sacerdotale. Pourquoi est-ce que je tiens à vivre avec d'autres – des hommes – comme partenaires et compagnons de vie, de repas, de prière. Et d'une certaine façon comme compagnons de destin. J'ai trouvé deux raisons.

a) Conversion

La première raison, c'est la *conversion*. J'aime vivre en communauté et, s'il m'arrive d'en éprouver de la difficulté parfois, je continue pour le moment à vivre en communauté, parce que c'est pour moi un excellent lieu de conversion. Une conversion à l'accueil du Christ, vérité et vie, venant à ma rencontre par le biais de ces multiples temps et lieux rendus possibles par la vie religieuse en communauté. Temps réguliers de prière partagés, dans la durée, temps occasionnel d'oraison ou dans la prière parfois austère, parfois savoureuse, de l'office. Etonnement aussi de voir un ancien qui les soirs, après le dîner, prie en silence, chapelet (peut-être mais je n'en suis pas sûr), dans la cour, en marchant. Est-ce pour se préparer à la rencontre à venir avec le Maître, lui qui est déjà pour moi un vieux ? Est-ce tout simplement un aboutissement logique d'une vie menée jusque là et à laquelle la prière a donné du goût et de la saveur ? En tout cas interpellation de sens pour moi, qui ne suis pas vraiment différent de lui, mais qui ne prend pas, qui ne vit pas ce moment-là. Temps de célébrations eucharistiques où le service se fait à tour de rôle, offrant parfois la grâce de l'écoute – même s'il arrive qu'en voyant qui va parler on se dit déjà à l'avance : mais





qu'est-ce qu'il va nous faire aujourd'hui ? et que d'autres fois on boit du petit lait – oui, grâce de l'écoute; d'autres fois, grâce de la préparation et de la mise de soi-même au service de la Parole, avec la rigueur nécessaire et la mise au service indispensable, service de Celui qui veut s'exprimer peut-être/sûrement à travers moi, service de ceux à qui je suis renvoyé et au sujet desquels le Christ me rappelle : « donnez-leur vous-mêmes à manger. » De préférence pas trop service de moi, même si la limite n'est jamais étanche, claire, sûre. Conversion encore dans la joie du repas partagé ou conversion encore dans le constat de nos limites, celles de ce frère - est-il bouché, incompetent ou quoi ? -, ou constat de mes limites à moi – pourquoi tu t'énerves comme cela, tu as vu comme tu perds tes moyens dès que l'autre n'est pas d'accord, est-ce que tu es capable toi de changer tes projets, tes pensées, tes tares, ta vie ? La communauté me semble un excellent lieu de conversion, une conversion au Christ, présent et caché, dans ces temps, ces lieux et ces rencontres. Clairement il n'est pas que là, mais pour moi il est aussi là, nécessaire, vital, au quotidien. Nous sommes tous un peu gauches pour le reconnaître, pour le servir ou lui être fidèle, mais d'être sur le même bateau c'est intéressant et quelquefois c'est vraiment une aide. Ne serait-ce que pour maintenir cette attention spirituelle vers Lui, j'ai besoin de la présence et du soutien de mes frères. Ces frères ne sont sûrement ni meilleurs, ni pires que moi, mais ils sont des vis-à-vis que je vois aux prises à des joies – celle d'être interpellés par le Christ, par des faits de vie, par des rencontres-, et par des difficultés tout en continuant à chercher à marcher sur le chemin. Il y a peut-être là l'originalité et la véritable force de notre témoignage : être des personnes en fait « travaillées » par le Christ. Peut-on faire mieux pour dire une Présence ? Un certain nombre de personnes qui peuvent apprécier d'approcher nos communautés apprécient notamment cet humble témoignage-là. Pour une raison similaire l'un des apports propres de notre mode de vie à nos contemporains est celui d'être des *priants*. Or le priant est celui qui prend du temps pour Dieu. Ne nous méprenons pas, c'est devenu assez rare.

b) Fraternité

La deuxième raison pour laquelle j'apprécie de vivre en communauté, c'est la *fraternité*. Je me souviens d'avoir entendu il y a une





quinzaine d'année T. Radcliffe, alors Maître général des Dominicains, être interviewé par radio Vatican. On lui demandait : « *dans votre génération beaucoup de personnes ont quitté la vie religieuse ou le ministère, vous, pourquoi êtes-vous restés ?* » Il répondit : « *parce que j'avais des amis. Certains ont quitté, et ils avaient leurs raisons, parfois bonnes, d'autres fois moins bonnes, mais il est toujours difficile voire injuste de juger de l'extérieur. Certains aussi sont restés fidèles à leur engagement et à la vie dans laquelle ils s'étaient consacrés à la suite du Christ. Cette solidarité avec eux m'a été décisive.* » Il y a une fraternité et une solidarité de génération, entre ceux qui sont formés en même temps, par les mêmes cours, dans les mêmes lieux, dans le partage de mêmes événements, dans la friction et le progressif apprivoisement mutuel. Par le partage d'une même vie de communauté. Question : lors d'un décès d'un confrère, avez-vous le même ressenti si vous avez vécu avec lui pendant quelques années ou quelques mois ou si vous n'avez pas partagé des bribes de vie communes ? Aujourd'hui vu les effectifs de nos Instituts en France et plus largement en Europe occidentale, ces solidarités de génération sont fragilisées. Si l'on est trois de la même année et que l'un quitte, le tremblement de terre est ressenti comme plus fort qu'autrefois. La magnitude sera encore plus élevée si il n'y a qu'un engagement tous les trois ou quatre ans.

Mais l'enjeu de notre vie communautaire dépasse ce fonctionnement là. Vivre en communauté c'est pouvoir essayer de vivre quelque chose de notre dimension de *frères universels*. Apprendre à vivre avec des personnes d'autres générations, sans seulement les subir et sans se laisser écraser. Apprendre à vivre avec des différences culturelles, de langue et de nationalité. Aujourd'hui, probablement plus qu'hier, nos expériences de vie communautaires portent la marque de ces différences. Cela met parfois à rude épreuve notre patience, notre tolérance, notre capacité à nous renouveler et nous remettre en cause, à accueillir le nouveau ou à accepter l'ancien. Mais sans cela nos paroles proclamées sur le « aimez-vous les uns les autres » risquent forts de rester sans fondements. Chaque parole dite, annoncée, proclamée se paie *cash*, comme si le service de l'Évangile s'adressait d'abord à nous ou en tout cas nous rattrapait toujours au coin du chemin. L'expérience de la vie communautaire est une vie bien limitée, restreinte, souvent





modérée et pas trop encline aux excès ou aux audaces (comme on dit « à consommer avec modération ») et on parlera alors de prudence, mais la vie communautaire a pour elle la force de nous ancrer dans du réel et pas de l'imaginaire, de nous confronter à des personnes concrètes plus qu'à des idées vagues. Parfois pour le meilleur, parfois avec du difficile, mais là est bien davantage que nous ne le pensons une force dans la logique de l'incarnation. Que serait une vérité – celle du Christ et de l'Évangile aussi – qui ne passerait pas par le temps, par le corps, par le groupe ?

Il me semble bon d'entendre au point où nous en sommes, cette parole de l'apôtre Paul : « Frères, vous qui avez été appelés par Dieu, regardez bien : parmi vous, il n'y a pas beaucoup de sages aux yeux des hommes, ni des gens puissants ou de haute naissance. Au contraire, ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour couvrir de confusion les sages : ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour couvrir de confusion ce qui est fort; ce qui est d'origine modeste, méprisé dans le monde, ce qui n'est rien, voilà ce que Dieu a choisi pour détruire ce qui est quelque chose, afin que personne ne puisse s'enorgueillir devant Dieu. » (1 Co 1, 26ss) Nous ne sommes pas les Corinthiens de l'époque de Paul et je ne pense pas qu'il y ait parmi nous des esclaves et des descendants d'esclaves depuis une ou deux générations ! La modestie à laquelle nous invite notre regard sur la vie communautaire nous rend néanmoins particulièrement aptes à entendre un tel texte. C'est l'appel de Paul – et de Dieu – s'adresse aussi à nous aujourd'hui !

4. *Que voulons-nous vivre en communauté ?*

Finalement, que voulons-nous vivre en communauté ? Je mentionnerai ici trois aspects.

a) *Vivre une expérience de dialogue*

Le premier est, me semble-t-il, directement hérité de la théologie de Vatican II et nous en sommes probablement tous marqués. Nous voulons vivre une *expérience de dialogue* ! De même que nous sommes réfractaires à des décisions prises pour nous sans qu'elles ne soient au moins en partie passées par nous, aujourd'hui – même si le mot com-



mence à avoir parfois des côtés galvaudés – nous aspirons tous à une attitude de dialogue et j'entends par là une capacité à être en relation avec d'autres, à savoir écouter et à pouvoir être écouté, à comprendre et à essayer de comprendre, pour être reconnu et pour être capable de reconnaître aussi la consistance et la valeur d'autrui – comme de la nôtre -, de ses idées – comme des nôtres -, de ses désirs – et des nôtres -, de sa vie – et de la nôtre -. Vatican II ne s'est pas tant placé au niveau des relations interpersonnelles qu'au niveau de l'Église en relation avec le monde de son temps, mais quel serait ce dialogue s'il ne passait pas déjà et toujours d'abord par des personnes concrètes ? Avec Paul VI qui affirmait cela dans *Ecclesiam suam* en 1964, nous avons fait nôtre que l'agir de Dieu se fait à travers du dialogue, et non par des *oukases* et des *diktats*. Cette vérité marque je crois notre désir de relation avec les personnes que nous rencontrons. Pastoralement, nous sommes marqués par nos rencontres, nous proposons une parole, une voie, des actes, et en retour nous devenons porteurs des aspirations et des tiraillements, parfois des peurs ou des désespoirs, de ceux que nous rencontrons. Ils deviennent aussi une part de nous-mêmes et c'est bien là la preuve d'une efficacité du dialogue : le dialogue change profondément les personnes. Qui d'entre vous apprécie encore d'être en un lieu seulement pour y donner quelque chose ? N'attendons-nous pas toujours aussi un « retour » : une parole, un sourire, une question, un os à ronger – au propre comme au figuré -? Il est juste et bon de persévérer dans cette volonté et cette capacité à dialoguer. Je le dis parce que cela peut s'é mousser ! Rester des veilleurs, des guetteurs de Dieu au milieu des réalités bien humaines, car Dieu est bien présent là. Déjà là et encore à faire advenir. Cette position nous met parfois en situation de conflit, conflit avec d'autres, conflit et tensions en nous-mêmes. Mais j'ose croire qu'il y a là quelque chose de nécessaire. Comment et pourquoi l'éviter ? La capacité à persévérer dans le dialogue et la rencontre de personnes diverses, d'horizons divers, reste la meilleure réponse aux tendances qui poussent aux communautarismes exclusifs et étroits. Ce dialogue bien compris n'est pas un choix de la facilité mais une capacité de privilégier les personnes sur des opinions, des caractères, des identifications sommaires.





Dossier

Notre aspiration au dialogue et sur laquelle j'insiste n'est pas uniquement dirigée vers « l'extérieur » c'est-à-dire du côté d'activités apostoliques, ce même désir nous habite dans nos relations communautaires et elles sont parfois plus difficiles à gérer dans cet « entre-nous ».

En fait nous sommes invités à une relation de *solidarité* qui fait que je ne « suis » pas sans toi, sans lui, sans eux. Je ne suis pas moi-même sans qu'existe pour moi - et qu'il m'interpelle - mon confrère de communauté, ou le pauvre, ou l'étranger ou celui qui ne partage pas ma foi.

b) Obéissance

La deuxième aspiration du vivre en communauté que je voudrais mentionner est de l'ordre de *l'obéissance*. Et c'est avec une joie non dissimulée que j'aborde le sujet car je sais que cela fait un peu provocateur. Qui aujourd'hui veut obéir ? Pire, qui veut se reconnaître comme obéissant à quelqu'un d'autre ? L'obéissance a un goût de domination et de soumission politiquement malvenue et que l'on soupçonne facilement d'une certaine perversité. Qui aujourd'hui veut reconnaître qu'il a besoin d'obéir pour vivre et pour être simplement humain, plus humain, mieux humain ? L'obéissance dont je veux et probablement je dois parler est de l'ordre de la suite du Christ. « Viens et suis-moi ! » Que vous appeliez cela un appel, une proposition délicate ou un ordre – c'est comme vous voulez – notre relation au Christ est bien celle de disciples à la suite et à la recherche continue du Maître. C'est aussi à ce titre que nous vivons en communauté. Et une communauté faite d'hommes ou de femmes est régie par des fonctionnements d'autorité, dont nous espérons qu'ils ne sont pas trop contraires à la volonté de Dieu. Ce qui pourtant arrive parfois. Nous sommes là dans du délicat. On travaille sur les cœurs, les vies, les sensibilités et parfois les échecs ou les frustrations mal digérées. Attention champ de porcelaine, évitez les dégâts. (« Allo Esprit Saint, j'ai besoin d'un sacré coup de main ! ») Mon propos n'est pas d'indiquer le comment faire, mais de rappeler que notre obéissance voulue, parfois proclamée, toujours difficile et à remettre sur le feu, notre obéissance au Christ ne se fait pas sans tenir compte des éléments concrets de nos vies et pour nous cela passe par des contraintes communautaires, des choix, approu-





vés ou non. L'obéissance est à la fois consentement et terrible remise en cause. Comme telle elle fait partie légitimement du chemin du disciple dont quelqu'un nous a dit que l'attitude consiste – ce n'est pas tout heureusement – à renoncer à lui-même, à prendre sa croix et à le suivre. D'où mon affirmation : nous voulons vivre en communauté entre autre pour nous confronter à cette réalité grave et dérangeante de l'obéissance.

c) *Espérance*

Le troisième point est-il une aspiration ou vaudrait-il mieux parler d'un défi ? Il s'agit de *l'espérance*. Si nous vivons en communauté de disciples du Christ, c'est aussi pour apprendre à vivre dans une attitude d'espérance. Ce n'est pas le moins original de ce qui peut faire notre témoignage ! Il existe une espèce de sinistrose ambiance qui a un goût de périmé. Est-ce le vieillissement de la population européenne ? Est-ce l'influence des media ? Sont-ce les difficultés réelles de notre société ou du monde ? Une espèce de regard négatif très commun se nourrit de catastrophes, de mauvaises nouvelles journalières et plombe largement les mentalités européennes. La tendance de fond actuelle a pris une tournure écolo et se conjugue sur divers tons autour de l'expression « changement climatique, réchauffement de la planète ». Sur ce truc là je ne peux pas encore m'y associer en disant « nos » mentalités, mais c'est vrai que j'ai vécu un long temps ailleurs, dans une ambiance plus sobre – le désert c'est assez sobre -, mais aussi moins nihiliste. L'espérance ne me semble pas une attitude éthérée, vague, comme on dit de quelqu'un qu'il est de tempérament plutôt optimiste, l'espérance me semble d'abord faite d'un regard positif sur les personnes. Non pas un regard dû à leurs qualités, mais un regard travaillé par le regard possible du Christ sur ces personnes. « Et Jésus se mit à l'aimer. » Ou encore « je ne t'ai pas condamnée ». Espérance et miséricorde vont sûrement de pair. Ce regard positif sur les personnes est en lien direct avec notre capacité à les rencontrer, à ouvrir pour elles et pour nous un espace à la grâce dans la rencontre qui se joue, comme aménager un espace dans notre relation, pour que Dieu y ait son mot – ou son regard, ou son silence - à dire. Aussi étonnant et paradoxal que cela puisse paraître, célébrer des obsèques à





Dossier

la manière chrétienne, c'est aujourd'hui maintenir la pertinence d'un regard positif sur les personnes – celles qui sont décédées et celles qui assistent à l'enterrement -, un regard d'espérance, dans la proclamation de notre foi en Dieu qui sauve, qui aime, qui reconforte et qui pardonne. Là, Dieu nous parle aussi d'une manière d'être homme, femme, aujourd'hui et du sens de nos existences humaines.

5. Annoncer Jésus-Christ aujourd'hui !

Jusque là je crois avoir réfléchi avec vous sur la communauté en tant qu'elle est pour nous un lieu pour devenir davantage « disciples » du Christ, disciples à la suite et à l'école du Maître. Disciples, nous le sommes, mais - parce que disciples - nous sommes aussi *envoyés*. Envoyés pour annoncer Jésus-Christ aujourd'hui. Votre qualité de missionnaires de missions populaires ou de missions itinérantes m'oblige à ne pas m'arrêter à la seule condition de disciple et à dire aussi quelques mots sur notre – commune - mission. Appelés par grâce, c'est-à-dire par un don gratuit de Dieu, or cet appel à annoncer le Christ n'est pas limité à hier. Nous n'avons pas – même pour les plus anciens ici – à nous contenter du seul passé : il y a pour chacun un défi aujourd'hui. Nous sommes envoyés en mission et cela constitue même pour nous une *responsabilité*.

a) Annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres !

La Règle de Vie Spiritaine, c'est-à-dire la Règle de Vie de mon Institut, me dit clairement : « L'évangélisation des *pauvres est notre but* » (art. 4). Une invitation que vous faites vôtre, et qui fait partie de vos propres Constitutions, j'en suis sûr ! Il fait ainsi partie de notre raison d'être en communauté que de faire une proposition de *salut* aux hommes de notre temps et aux exclus de préférence. Pour reprendre des mots utilisés hier, quel « accomplissement de soi » proposons-nous aux petits et aux délaissés ? Il fait partie de notre proposition que de dire qu'il est possible de vivre une vie qui a du sens, qui est une vie humaine, pleine et réussie, même si je ne suis pas un bon consommateur, par choix de vie qui veut « consommer avec modération », ou parce que mon porte-monnaie ne me le permet pas, même si je n'ai pas la tête d'un acteur de cinéma, la poitrine ou les fesses d'une *top model*,





que j'ai échoué aux examens, que je suis sans papiers, ou divorcé et que je reste attaché à ma vie en Eglise, que je suis en risque de perdre mon travail, si mes enfants ne me parlent plus ou que l'un d'entre eux est handicapé, et même si je viens d'apprendre ce matin que je suis condamné par mon cancer. En toutes ces situations il n'y a rien qui me rende moins humain, moins digne qu'un autre, en tout cas moins digne d'être aimé par Dieu d'une manière intense et *unique*. C'est peut-être même bien le contraire ! Un groupe de partage a affirmé tout à l'heure avec justesse : « Dieu entre en nous par nos blessures. »

Le salut que nous annonçons et proposons touche directement une manière de vivre et d'accueillir notre condition humaine.

Comment dire et exprimer cela ? Je reste stimulé par une parole attribuée à Saint François d'Assise et qui lui est peut-être même antérieure : « prêchez Jésus-Christ de toutes les manières et en tous lieux, *et même, si nécessaire, par la parole.* » Cette parole reste d'actualité.

b) Pour un itinéraire de foi qui soit savoureux

Il me semble important que nous répondions à la soif de salut par une proposition d'un itinéraire de foi qui soit savoureux. Comme dit le psaume : « goûtez et voyez comme est bon le Seigneur ! » Evitons que notre proposition ne soit que rationnelle ou cérébrale. Il nous est possible de soigner une proposition qui soit esthétique, qui tiennent compte de la mise en valeur de signes, qui sache créer une ambiance. Cela n'empêchera pas l'attrait pour des choix religieux multiples, mais au moins en tiendra compte et cherchera en partie à répondre à des aspirations légitimes. Apprécier un décor, savourer une odeur, goûter à la force du silence ou d'une paix intérieure font aussi partie de données traditionnelles de notre foi en Eglise et de notre patrimoine spirituel.

c) Croyant avec d'autres

Dans notre proposition il me semble important d'aider à situer une expérience individuelle de foi dans une chaîne humaine plus large, plus ample. Il s'agit alors de faire redécouvrir que son expérience –



qui a toujours quelque chose d'unique - s'inscrit aussi en affinité avec celle faite par d'autres. En affinité avec les personnages bibliques par exemple qui servent par certains côtés d'interlocuteurs, de partenaires ou de repères. En tout cas leur expérience, leurs réactions, de succès ou d'échecs, nous guident et en partie nous façonnent. De manière peut-être comparable je ne suis pas croyant seul aujourd'hui et il me paraît important d'apprendre à vivre avec d'autres dans ces lieux que sont une paroisse, un groupe de jeunes chrétiens ou un diocèse. Mon histoire singulière s'inscrit aussi dans une histoire commune qui me précède et me dépasse. Je ne suis pas seul !





La communauté : Nouveauté chrétienne

Synthèse

CSV / BLF 211 • (2010) 53-61

SR DANIELÈ KOGEL, FdLC¹

LA COMMUNAUTÉ

Qui je suis...

Parisienne de parents et de naissance, j'ai habité le quartier Saint-Sauveur pendant vingt ans. J'ai grandi dans une famille qui m'a fait donner une éducation chrétienne mais qui n'était pas pratiquante.

Ma mère était artiste peintre-décoratrice et mon père restaurateur. Ils m'ont laissé en héritage un côté créatif, culinaire – c'est utile en communauté ! – et « laïc » – c'est parfois plus dur !

Fille de la Charité depuis quarante ans : mon départ ne s'était pas très bien passé. Il a fallu six bonnes années pour recoller les morceaux...

Aujourd'hui, je vis dans une communauté de quatre sœurs. Notre appartement est situé à Paris, au milieu des locaux d'un foyer de stabilisation. Dans ce foyer géré par le Secours Catholique de Paris vivent vingt-cinq personnes sans domicile et en voie de réinsertion. Nous n'avons pas d'autre action que la présence de voisinage et les engagements de bénévolat selon nos compétences.

¹ *Ndlr* : FdLC signifie Fille de la Charité



Dossier

Ces quarante années dans la Compagnie ont un fil conducteur : le service des pauvres, mais surtout la recherche de celles et ceux qui cumulent les situations de pauvreté. Cette situation les précipite dans le monde de l'exclusion.

J'ai donc découvert d'abord le service des plus pauvres mais surtout, au fil des années la richesse de la fraternité partagée avec eux. Et la joie de découvrir que « bien avant déjà, Seigneur, tu es là ! »

Dans le même mouvement, j'ai toujours attaché une grande importance à la vie communautaire et fraternelle. « Lorsque deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. »

Pour moi, aujourd'hui, le « challenge », comme on dit, c'est de tenir les deux présences et de les faire se rencontrer.

Voilà en quoi l'intitulé de votre rencontre m'a intéressée : la communauté : nouveauté chrétienne pour aujourd'hui.

Élie nous a savamment permis d'entrer dans les pensées de Gilles Lipovetsky et d'Alain Ehrenberg. Je ne vais pas faire un résumé du résumé !

Cinq témoignages différents nous ont ramenés dans le concret de nos vies engagées en communauté, à la suite du Christ, pour la mission.

Vous avez travaillé en carrefours, j'ai eu quelques échos...

Marc Botzung a décrypté pour nous des enjeux et des perspectives pour l'aujourd'hui de notre vie communautaire pour la mission.

Dans tout cela, j'ai entendu quelques petites phrases qui ont résonné à mon oreille comme une douce musique attendue, des ingrédients dont on pourrait peut-être faire quelque chose – une nourriture pour affamés ?

Vous savez, dans le domaine artistique, il y a des créateurs qui « détournent les objets » ou qui les assemblent de telle façon qu'on n'aurait jamais pensé que ça donnerait « quelque chose de si beau »...





Pourquoi ne pas appliquer cela à la communauté ?

Je vais donc reprendre quelques bribes entendues, rappeler des choses que nous savons tous sur ce qu'est une communauté et vous proposer quelques petites idées plus personnelles à partir de tout cela.

Quelques phrases qui m'ont accrochée dans ce qu'a dit Élie hier :

- L'importance de la réussite matérielle donnée à voir, comme moyen de reconnaissance sociale de l'individu, (Françoise Bonnal).
- L'importance du développement personnel comme facteur d'épanouissement.
- La multiplicité des choix, multiplicité des désirs, accomplissement personnel sans trop de contraintes...Le rêve ! (cf. G. Lipovetsky, *L'ère du vide*).
- La crise des institutions : l'institution ecclésiale, n'existe qu'à travers une légitimisation par la personne (cf. G. Lipovetsky).
- L'individu doit prendre des risques pour réussir à cause du contexte compétitif (cf. A. Ehrenberg).
- Être soi-même, épanoui, libre mais au détriment de beaucoup de laissés-pour-compte (A. Ehrenberg).
- Une société paradoxale qui fonctionne sur des antithèses (A. Ehrenberg).
- Nous sommes passés de la postmodernité – nous avons été formés pour la majorité d'entre nous dans cette période ou par des personnes marquées par cette période – à l'hypermodernité dans laquelle nous vivons et voudrions rester le plus actifs et missionnaires possible. Mais voilà, le désordre organisateur de la postmodernité nous fragilise – nous et ceux que nous voudrions « missionner » – et nous entraîne – nous et ceux que nous voudrions « missionner » – sur des chemins inconnus pour lesquels nous n'avons pas été préparés – nous comme ceux que nous voudrions « missionner ».





Dossier

Vous avez posé quelques questions :

- Comment prendre la mesure des déplacements contemporains pour annoncer Jésus Christ ?
- La communauté peut-elle être un moyen, un outil, un chemin pour cette annonce ? Comment ?

J'essaie de reprendre ici quelques pistes issues de vos travaux.

Vous avez dit communauté ?

Définition

Communauté : groupe de personnes vivant ensemble et partageant des intérêts, une culture, ou un idéal commun. (Dictionnaire Hachette1990).

Groupe de personnes vivant ensemble :

Vous l'avez dit dans vos témoignages : cette communauté de vie est différente de notre communauté familiale, celle qui a façonné notre personnalité. Cette communauté a quelque chose de pas naturel, d'artificiel, de « pièce rapportée ». Elle peut être infantilisante.

Cependant, elle est nécessaire, vocationnelle, choisie pour certains, acceptée de fait, par raison, par foi .Elle nous est donnée. Elle change. Elle nous change. On en change.

Partageant des intérêts ou un idéal commun :

Vous l'avez dit aussi « ensemble pour la mission ».Voilà un intérêt.

« Ensemble pour se dire les choses », « pour prier ensemble » et « pour travailler ensemble ».

« Pour pouvoir se lâcher quand la fatigue ou la tension se font sentir », « être en confiance avec d'autres », « proposer, discerner et évaluer ensemble ».



Partageant une même culture :

C'est un aspect plus délicat : même s'il s'agit de la culture chrétienne, catholique même, nous sommes marqués par nos origines familiales et ethniques pour toute notre vie, par le contexte individualiste de notre société. Nos réactions nous montrent bien que tantôt, l'individualisme ambiant nous arrange – pour nous même et la réalisation de certains de nos objectifs – et tantôt cet individualisme nous agace, surtout lorsqu'il se manifeste chez un membre de notre communauté.

La communauté, pour nous, que peut-elle être ?

Avons-nous des modèles, des indicateurs de ce que peut être la communauté ? J'en ai trouvé trois :

- Notre Dieu est une communauté de trois personnes.
- Trois, comme trois forces, trois tensions qui s'équilibrent parfaitement, qui s'unissent parfaitement.
- Cette communauté modèle se donne sans cesse à nous :
 - Dans la communauté des frères,
 - Dans l'Eucharistie,
 - Dans l'Église par les sacrements.

Cette communauté modèle se donne à nous par la Parole. Une Parole offerte, à notre portée, dans nos langages d'hommes.

Cette « communauté-Dieu » fait de nous, missionnaires, des portes-Parole. Elle nous porte pour porter la Parole.

Cette « communauté-Dieu » se fait approcher par nous à travers la Parole Jésus-Christ, à travers les effets de son Amour – l'Esprit – à travers toute création-créature, œuvre du Père. Et donc à travers nos communautés qui sont des lieux de sa Présence.

Nécessité pour nous de contempler ce mystère offert : par la prière, la contemplation de sa Présence partout où nous pouvons relever des indices qui manifestent qu'Il Est présent. Nécessité pour nous de le dire, de se le dire ensemble.





Dossier

La Communauté apostolique :

Les douze, les disciples, les premiers chrétiens – pas si « top » que ça ! – et cependant, deux mille ans après ça continue ! L'Église vit toujours. Donc, il doit bien y avoir quelque chose de l'Éternité dans cette façon de vivre, n'est-ce pas ?

Quelque chose de la vie du Royaume se vit dans ces communautés.

« L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté, proclamer une année d'accueil par le Seigneur ». Jésus roula le livre, le rendit au servant et s'assit ; tous dans la synagogue avaient les yeux fixés sur lui. Alors il commença à leur dire : "Aujourd'hui, cette écriture est accomplie pour vous qui l'entendez". »

(Luc 4,18-21)

C'est aujourd'hui que cette Parole est plénitude.

La communauté « référence » par expérience personnelle

Dans notre vie de consacrés, il nous est donné de vivre des lieux où nous savons, où nous avons discerné la présence de ce Dieu trinité. « Bien avant que mes mains ne touchent ta présence, bien avant, déjà Seigneur, tu es là ». C'est la même expérience spirituelle que celle des disciples d'Emmaüs. Notre cœur est tout brûlant au-dedans de nous. Nous pouvons nous dire et dire aux autres « ce que nous avons vu du Verbe de vie, ce que nos mains ont touché... Nous vous l'annonçons », (1 Jean 1,3).

Il est là. Je le reconnais, ou plutôt, il me donne de le reconnaître. Nous faisons alors cette expérience de la force de la communauté à travers une expérience de communauté en congrégation, dans un groupe de réflexion, en pastorale... Ceux que nous avons rencontrés ainsi deviennent une part de nous-mêmes, comme le disait Marc ce matin.





Regarder ces lieux comme des phares, des lumières qui nous orientent vers le Royaume – communauté idéale. Ces communautés sont limitées, dans le temps, le nombre d'expériences, mais existentielles – qui nous font exister.

La communauté nouveauté chrétienne pour aujourd'hui. Dernier point

Pardonnez-moi mon audace car je vais insérer ici des petites idées personnelles sur le sujet.

Quelques convictions m'habitent.

Durant ces deux jours, j'ai beaucoup entendu ces mots : « ensemble pour la mission ». Ces mots sont dans nos constitutions. En conséquence, j'ai envie de dire maintenant :

Pas de communauté sans projet communautaire ciblé sur la mission

- Revu lors de chaque changement de personne, lors de chaque changement environnemental.
- Projet en continuelle révision – il est donc en « a-venir » continu, déjà là, pas encore, mais il est un garant permanent. Chaque membre peut s'y référer puisque tous y ont adhéré. Il n'est pas un carcan mais il est un repère. Il sécurise. Il permet l'expression des individualités, les engagements missionnaires des personnes mais il demeure toujours un acte commun.
- Une production commune qui unit ceux qui l'ont enfanté et qui les lie.

Pas de communauté sans révision de vie régulière

Regarder ensemble, avec l'Esprit-Saint, avec l'aide d'un accompagnateur extérieur, regarder ensemble notre mission, revoir notre agir, prendre conscience de nos richesses, de nos limites, se les dire





Dossier

pour mieux agir et inventer, à la lumière de notre consécration baptismale, de notre consécration religieuse ou sacerdotale.

Ainsi, nous nous mettons à habiter ensemble un espace de relecture, de dialogue, un espace qui peut s'ouvrir à l'amitié et à la réconciliation.

Pas de vie communautaire sans blessures

Vous avez parlé de désert, de remise en question. Désert, remise en question, exclusion sont dans l'Évangile des lieux où le Christ se révèle comme Fils de Dieu. On pourrait dire des lieux d'identification christique.

Les blessures du Christ : « Regardez mes mains et mes pieds : c'est bien moi. Touchez-moi, regardez ; un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'en ai. », (Luc 16; 39).

Ensuite il dit à Thomas : « Avance ton doigt ici et regarde mes mains ; avance ta main et enfonce-la dans mon côté, cesse d'être incrédule et deviens un homme de foi. », (Jean 20;27).

Faire corps avec les blessures du Christ... Comme Il a fait corps avec notre corps humain...

Ces blessures, ces stigmates que vous avez appelé « désert », « manque », « rien » ou « vide » dans certains de vos échanges, sont les lieux de notre baptême de fraternité avec les plus pauvres. Ces lieux sont ceux qui nous permettent d'être humblement « porteurs de la Parole ».

Blessures de la mission où notre congrégation nous envoie : échecs, rejets, dégoûts, usure, lassitude, et d'où, parfois, elle nous récupère. Déserts aussi de la communauté d'où la mission nous sauve.

Ce « baptême d'exclusion » nous marque du signe de la pauvreté non voulue, non choisie, mais acceptée par foi – parfois ? Ce baptême nous autorise à nous introduire dans la fraternité avec les plus pauvres. Il y est notre passeport, le garant de notre façon de nous présenter sans gloire, sans triomphalisme, humblement pauvres et de façon communautaire.





Pas de communauté sans présence des pauvres

Si les pauvres existent toujours dans le plan de Dieu,

Si notre vocation est de les servir,

Si saint Vincent nous dit qu'ils nous évangélisent,

Il nous faut chercher le sens de leur présence encore aujourd'hui, pour l'Église, pour nous et ainsi leur demander de nous accueillir près d'eux, au plus près du possible, pour eux et pour nous, afin de regarder, de les regarder d'apprendre d'eux, d'apprendre d'eux Dieu.

Après seulement nous pourrons dire « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Reconnaître et annoncer la Présence de ce Dieu « déjà là » prend du sens, pour eux et pour nous. C'est la mission à laquelle nous sommes appelés, en communauté.

Conclusion

La vie communautaire peut être un lieu de bonheur, un peu rude parfois mais épanouissante. C'est aussi un lieu constructif, créatif – le projet communautaire – solide, même dans nos fragilités – hier certains parlaient du vieillissement : mais quelle somme d'expériences à se partager et à partager !

Le « donner à voir et à partager » est une richesse et une audace pour le monde d'aujourd'hui. Le « venez et voyez » est une audace – montrer parfois nos limites, mais aussi les faire reculer –, il est un défi.

En communauté, des personnalités se forgent et grandissent au fil des années, à temps et à contre temps. Les pauvres nous évangélisent-ils ? Un autre défi !

Comment faire communauté avec eux qui font partie des laissés pour compte de notre société « individualiste » ?

Profitons-en ! C'est dans l'air du temps.

Osons la fraternité avec les plus pauvres, dans l'Église.



Charité - Mission
VINCENT
DE¹⁶⁶⁰PAUL₂₀₁₀
LOUISE DE
MARILLAC
350^{ème} anniversaire





Réflexion Vincentienne

CSV / BLF 211 • (2010) 63-94

P. BERNARD MASSARINI, CM¹

MONSIEUR VINCENT OU LE SACERDOCE AVEC LE CHRIST ÉVANGÉLISTEUR DES PAUVRES

Introduction

« Que les prêtres s'appliquent au soin des pauvres, cela n'a-t-il pas été l'office de Notre Seigneur et de plusieurs grands saints, qui n'ont pas seulement recommandé les pauvres, mais qui les ont eux-mêmes consolés, soulagés et guéris. Les pauvres ne sont-ils pas les membres affligés de Notre Seigneur ? Ne sont-ils nos frères ? Et si les prêtres les abandonnent, qui voulez-vous qui les assistent ? »²

« [...] Misit me evangelizare pauperibus... Ainsi ne sommes-nous pas bien heureux d'être en la Mission pour la même fin qui a engagé Dieu à se faire homme ? »³

¹ Prêtre de la Congrégation de la Mission (Lazariste). Résidant à la maison de Marseille.

² SV XII, 87-88.

³ SV XI, 108.





Tout le programme missionnaire de saint Vincent de Paul semble résumé en ces quelques phrases. Le prêtre est un être configuré au Christ, non seulement Bon pasteur comme le soulignait l'École Française de Spiritualité, mais évangéliste des pauvres et cette évangélisation ne revêt pas que le seul aspect spirituel. Cette évangélisation concerne tout l'homme, dans toutes ses dimensions, « en toute manières » précise le saint. Lors de la traditionnelle rencontre avec le clergé de Rome au début du carême, le Pape Benoît XVI méditait sur la signification du sacerdoce à partir de trois extraits de la lettre aux Hébreux en des termes quasi identiques :

« Le prêtre entre comme le Christ dans la misère humaine, la porte avec lui, va vers les personnes souffrantes, s'en occupe, et pas seulement extérieurement, mais il prend intérieurement sur lui, recueille en lui-même la «passion» de son temps, de sa paroisse, des personnes qui lui sont confiées. C'est ainsi que le Christ a montré le véritable humanisme ».

« [...] Nous, les prêtres, nous ne pouvons pas nous retirer dans un Elysium, mais nous sommes plongés dans la passion de ce monde et nous devons, avec l'aide du Christ et en communion avec Lui, chercher à le transformer, à le conduire vers Dieu ».

« [...] De cette manière se réalise le sacerdoce en transportant en soi, en assumant en soi la souffrance et la passion du monde, en la transformant en cri vers Dieu, en l'apportant devant les yeux et entre les mains de Dieu ».

« [...] Jésus n'a pas offert quelque chose à Dieu, mais il s'est offert lui-même. Dans ce sens, notre sacerdoce ne se limite pas lui non plus à l'acte cultuel de la Messe, dans lequel tout est remis entre les mains du Christ, mais toute notre compassion envers la souffrance de ce monde si éloigné de Dieu, est un acte sacerdotal »¹.

¹ BENOÎT XVI, *Lectio divina aux prêtres de Rome* du 18 février 2010.





Le XVII^{ème} siècle : le sacerdoce entre misère et renouveau

Pour comprendre le mouvement qui animait saint Vincent, il nous faut nous replacer au XVII^{ème} siècle dans le contexte où il naît et vit. Sous le règne de Louis XIII, des laïcs – qu'ils soient princes, nobles ou roturiers, hommes ou femmes – ont essayé d'approfondir au maximum leur héritage chrétien et de vivre à fond tant sur le plan intellectuel que sur le plan pratique cette réalité qu'est le catholicisme. Cet effort, ils n'ont pu l'accomplir seuls. Ils l'ont fait, soit en s'inspirant de livres religieux, soit davantage en se confiant à des guides éclairés. Le plus souvent, ils s'adressèrent à des prêtres dont le rôle essentiel est d'annoncer la Parole et de ramener leurs semblables vers Dieu en leur distribuant les sacrements, en offrant le Saint-Sacrifice de la Messe. Ils choisissaient un directeur, en retenant quelqu'un dont on connaissait ou dont on devinait la pleine valeur religieuse.

Pour bien comprendre ce qu'est la vie religieuse au début du XVII^{ème} siècle tentons d'approcher comment les prêtres vivaient sur le plan spirituel et comment, par leurs exemples, ils pouvaient faire naître et guider la conversion de ceux dont ils avaient la charge. Essayons de mettre en exergue ce qu'était la spiritualité sacerdotale au temps de Louis XIII.

Tout d'abord, il y a deux clergés. Un séculier, sous le contrôle direct des évêques ; un autre, régulier, qui vit dans d'actives familles spirituelles. Ces derniers bénéficiaient de l'apport de leur tradition spirituelle pour les soutenir. C'est le clergé séculier qui retiendra notre attention.

Sous le règne de Louis XIII, lorsqu'on parle de spiritualité sacerdotale, nous devons reconnaître que pour la quasi totalité des prêtres entre 1630 et 1660, il n'y avait pas de spiritualité vécue qui puisse se traduire aisément. La misère était générale surtout dans les campagnes, les guerres de religion avaient fait de considérables ravages. Les biens ecclésiastiques étaient mal distribués, les bénéfices étaient presque tous entre les mains du pouvoir royal.





Le clergé ne pouvait qu'en souffrir. Il avait trop souvent perdu la valeur de la stabilité dans un diocèse. Le clergé n'avait plus en lui la force nécessaire pour étudier la religion qu'il devait servir et il n'était plus capable de vivre intensément de son sacerdoce. De nombreux témoignages concordent pour nous le dire. Ainsi dans cet ouvrage *La Vie de Monsieur Bourdoise*, une lettre de Monsieur Boisseau, archidiacre de Bourges rapporte que :

« Parmi les prêtres, l'ivrognerie, l'impureté, l'avarice règnent presque partout. [...] Il y en a qui ne peuvent dire ce qu'ils font quand ils disent la messe, qui, par conséquent, n'ont aucun respect pour ce saint mystère et qui mettent dans le Tabernacle des bouts de cerge, de la bougie, de l'argent et des papiers avec les saintes hosties. Le linge et les ornements sont répandus çà et là dans les églises et sont ordinairement si déchirés et si sales qu'ils font mal au cœur et tout cela par la négligence et le peu de religion des curés »¹.

Louis Abelly, premier biographe de Monsieur Vincent, rapporte ce qu'un prélat lui confiait :

« C'est avec peu de succès, qu'un de ses vicaires travaillait pour le bien de son diocèse en raison du grand et inexprimable nombre de prêtres ignorants et vicieux qui composent mon clergé qui ne peuvent se corriger ni par paroles ni par exemples. J'ai horreur quand je pense que dans mon diocèse il y a presque sept mille prêtres ivrognes ou impudiques qui montent tous les jours à l'autel et qui n'ont aucune vocation »².

D'autres témoignages vont dans le même sens ³. On peut lire dans les biographies de saint Vincent que Madame de Gondi – elle sera la fondatrice de la Congrégation au sens économique – avait sur elle la formule d'absolution qu'elle faisait lire à son confesseur occasionnel lorsqu'elle quittait Paris pour séjourner quelque temps en Picardie.

¹ Philibert DESCOURVEAUX, *La vie de Monsieur Bourdoise*, Paris, 1714, p. 363.

² Louis ABELLY, *La vie du Vénérable Vincent de Paul*, Paris, 1664, L. II. ch. 2, p. 214.

³ Denys AMELOTE, *La vie du P. Charles de Condren*, Paris, 1643.





Un juron fréquemment cité, « *paresseux comme un prêtre* », montre bien le peu d'estime où étaient tenus les hommes revêtus de la dignité du sacerdoce. Même les membres de la hiérarchie reconnaissent cet état de fait : en votant des canons disciplinaires pour lutter contre le concubinage des prêtres et la simonie¹. D'autres ouvrages révèlent des manquements dans l'exercice du ministère : le non respect du secret de la confession, l'envahissement des affaires temporelles, les dépenses superflues et le manque de prière². Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, s'en fait lui aussi l'écho dans son Homélie des trois fléaux des États de France :

« Et d'où pensez-vous, Messieurs, que sourde l'hérésie sinon de l'ignorance ou mauvaise vie des Pasteurs ? Celle qui nous afflige trouva à sa naissance l'Église si dépourvue de science et de conscience, si débile en doctrine et si pleine de dérèglement qu'il ne faut pas esbahir si l'ivraie a pullulé où le bon grain était si clair semé »³.

Cette situation était générale dans tout le royaume de France. Elle aurait pu être catastrophique si certains prêtres, en nombre plus considérable qu'on ne le croit ordinairement, n'avaient cherché à renverser la situation et à redonner à leurs frères dans le sacerdoce le goût de se sanctifier. Ces efforts seront faits sur plusieurs plans. Ils ne seront pas toujours coordonnés mais ils suivent tous un principe commun: tous reconnaissent la valeur du Concile de Trente et cherchent à mettre en pratique les canons disciplinaires qui y ont été votés. Le chapitre premier de la vingt-deuxième session leur sert de programme :

« Rien n'instruit davantage et ne porte plus continuellement les hommes à la piété et aux saints exercices que la vie et l'exemple

¹ Les Conciles provinciaux comme celui de Bourges à la fin du XVI^{ème} siècle, celui de Bordeaux en 1624, s'efforcent de lutter avec leur canons disciplinaires contre la concubinage des prêtres et contre la simonie. Cf. P. BROUTIN, *La réforme pastorale en France au XVII^{ème} siècle*, Paris, Desclée et C., 1956, t. II, p. 26.

² Card. F. DE LA ROCHEFOUCAULD, *De la perfection de l'état ecclésiastique*, Lyon, 1597.

³ J.-P. CAMUS, *Homélie des trois fléaux des états de France*, Paris, 1615, p. 23.





de ceux qui sont consacrés au saint ministère. En effet, comme on les voit élevés en un ordre supérieur aux choses du siècle, tous les autres jettent les yeux comme sur un miroir et d'eux prennent l'exemple de ce qu'ils doivent imiter. Aussi les clercs destinés à avoir le Seigneur pour partage, doivent tellement leur vie et toute leur conduite que, dans leurs habits, leur maintien extérieur, leurs démarches, leurs discours et dans tout le reste ils ne laissent paraître rien que de sérieux, de retenu et de conforme à la religion. Qu'ils évitent même les moindres fautes qui, en eux, seraient considérables, afin que leurs actions impriment à tous un sentiment de vénération »¹.

Ces paroles allaient être constamment redites, commentées et appliquées.

Face à une médiocrité aussi générale qui se traduisait en désordres extérieurs et publics, un premier souci s'imposait. Il fallait rendre au clergé séculier l'habitude d'une vie réglée, digne et conforme à la morale la plus élémentaire. Il fallait donc panser les plaies extérieures avant de songer à guérir le mal intérieur. Ce souci, Monsieur Bourdoise l'aura toute sa vie. Penchons-nous sur sa pensée et relisons ce texte, fruit d'une de ses retraites qu'il aurait faite avec monsieur Vincent sous la direction de P. de Bérulle :

« Pendant le temps de ma retraite, je n'ai point eu autre chose dans la pensée que de chercher les moyens de faire vivre en commun les prêtres des paroisses afin que, ayant tous le même esprit de charité et s'animant les uns les autres, ils puissent mener une vie digne de la sainteté de leur état. Ces prêtres ainsi élevés dans les principes d'une vie chrétienne et ecclésiastique non seulement édifieraient les peuples de leurs bons exemples, soulageraient merveilleusement Messieurs les Curés dans leurs emplois... Mais ce que j'estime plus que tout cela : cette communauté ainsi formée et exercée dans toutes les fonctions de notre ministère pourrait

¹ Concile de Trente, XXII^{ème} session, *Doctrine sur le très saint sacrement de la messe*, promulguée par Pie IV le 17 septembre 1562.





Monsieur Vincent ou le sacerdoce avec le Christ Évangéliste des pauvres

aussi élever d'autres jeunes ecclésiastiques et même apprendre aux prêtres les obligations importantes de leur profession »¹.

Dès 1612, après avoir reçu les ordres mineurs, Monsieur Bourdoise fait ses premiers essais de vie de communauté à Saint-Nicolas-du-Chardonnet sous la direction du curé, Monsieur Froger, avec quelques vicaires et prêtres habitués. En 1618, la communauté comprend dix-huit membres. En 1628, on dresse les premières constitutions qui fixent l'idéal de Monsieur Bourdoise : communauté de biens, service des paroisses, dépendance à l'égard du Curé et renoncement à tout bénéfice. Le recrutement se fait par cooptation. En février 1632, Louis XIII permet à cette communauté de s'étendre officiellement dans toute la France. Des essais analogues se réalisent à Orléans, Angers, dans le diocèse de Senlis, à Brou, Saint-Malo et Bordeaux.

Monsieur Bourdoise n'a de cesse que de faire comprendre la grandeur et les exigences du sacerdoce : « *O que peu d'ecclésiastiques ont l'esprit ecclésiastique ! O que peu de prêtres vivent en prêtres, c'est-à-dire saintement* »² note-t-il dans un livre qui reprend ses enseignements. La plupart des dérèglements vient du fait que les ordonnés sont entrés dans l'état clérical sans la vocation. Il note même :

« Si vous demandiez à la plupart des tonsurés ce qu'est d'être tonsuré, il y en a très peu qui le peuvent dire. Seulement savent-ils très bien qu'ils sont tonsurés pour avoir des bénéfices et que la tonsure sert à cela ; n'est-ce pas là une chose déplorable ? Le Clerc doit être détaché du monde et de la maison de ses parents pour être propre au service de Dieu et de son Église »³.

Il poursuit :

« Depuis qu'un chrétien en recevant la tonsure a prononcé aux pieds de son Évêque ou en la présence du clergé et du peuple "Do-

¹ COURTIN, *Vie du vénérable serviteur de Dieu messire Adrien Bourdoise*, Bibliothèque Mazarine, ms. 2452, p. 70.

² A. BOURDOISE, *L'idée d'un bon ecclésiastique ou les sentences chrétiennes et cléricales*, Paris, 1664, p. 11.

³ A. BOURDOISE, *op. cit.*, p. 11.





minus Pars ¹ [...] *il doit être mort au monde et le monde doit être mort en lui et ainsi il n'a plus de deuil à porter à la mort de père et de mère ni d'aucune autre personne* »².

Il dit ailleurs :

*« Si vous êtes tonsuré et que vos parents vous viennent demander de vous mêler de leurs affaires que vous fassiez ceci ou cela pour eux, dites-leur hardiment, je suis mort, je ne peux rien faire pour vous. S'ils vous importunent davantage, dites-leur qu'ils aillent au cimetière parler à leurs autres frères et parents et qu'autant qu'ils seront pour eux vous en ferez autant de votre côté mais pas davantage »*³.

Il lui semble évident que ce détachement du monde, cette stricte appartenance à Dieu se prouvent aux yeux des hommes par une stricte conformité à l'habit ecclésiastique.

Monsieur Bourdoise insiste fortement sur ce point : c'est en portant l'habit, en ayant les cheveux coupés qu'un bon ecclésiastique rend compte de sa fidélité au Seigneur. Si l'on se donne à Dieu, il faut aussi savoir lui obéir ou du moins à ses représentants :

*« Il n'y a quasi point en ce siècle d'ecclésiastique si spirituel et tel qu'il soit dont la vie, l'habit et les emplois soient conformes aux règles et canons de l'Église. Vous ne voyez guère d'ecclésiastiques qui ne suivent aussi promptement les modes du monde en habits, en meubles et autres choses comme s'il y avait commandement de s'y conformer ; mais est-il question d'obéir aux lois et canons de l'Église et de se conformer aux volontés et ordonnances qu'elle leur fait avec tant d'autorité, il y faut employer les menaces de péché mortel, d'irrégularité, de privation de bénéfice, etc. Et encore peu se trouvent-ils qui s'y veuillent assujettir et les pratiquer. Peut-on dire que tous ces clercs aient vocation à la cléricature ? »*⁴

¹ NdLR : « [Je suis] la part du Seigneur ».

² A. BOURDOISE, *L'idée d'un bon ecclésiastique ou les sentences chrétiennes et cléricales*, Paris, 1664, p. 38.

³ *Ibid.*, p. 13.

⁴ *Ibid.*, p. 20.





Il faut aussi que le prêtre pratique les vertus de pauvreté et de travail. Il le fera dans l'esprit de prière soutenu par la méditation ; il cherchera à imiter Jésus-Christ :

« Un prédicateur, pour être bon, il faut qu'on dise de lui : coepit facere et docere¹. Notre Seigneur l'a ainsi pratiqué, ayant obéi et travaillé trente ans et prêché trois ans seulement. Le meilleur précepte qu'on puisse donner à un jeune théologien qui se veut exercer à la prédication est de suivre le plus excellent prédicateur, y être fort attentif et ne le changer point afin de l'imiter parfaitement. Or le meilleur qui fut et qui sera jamais c'est Notre Seigneur Jésus-Christ, lequel lui apprendra à se taire et à ne se mêler point de prêcher qu'il n'ait auparavant et longtemps pratiqué tout le bien qu'il aurait à prêcher et à enseigner aux autres². »

La méthode de Monsieur Bourdoise était parfois perçue comme un peu rude et on le considérait volontiers comme un original. En revanche, il trouvait monsieur Vincent trop timoré sur cette question. Il fut un des premiers à apprendre de nouveau au clergé séculier la valeur de la vie communautaire fondée sur une profonde charité et animée par l'esprit de Dieu. Il n'était d'ailleurs pas le seul. Avant lui, César de Bus et Jean-Baptiste Romillon avaient fondé en Provence une société de catéchistes :

« Nous allons embrasser un institut tout apostolique. [...] Il faut que tout catéchise en nous et que notre conduite soit si bien réglée et si conforme aux vérités que nous enseignons qu'elle soit un catéchisme vivant. C'est peu pour nous de pratiquer d'une manière commune les vertus que la doctrine chrétienne enseigne. Il faut que nous soyons aussi élevés au-dessus de ceux que nous enseignons que les astres qui sont les sources de la lumière sont élevés au-dessus de la terre sur laquelle ils la répandent³. »

¹ Ndlr : « Il a commencé par faire et ensuite s'est mis à enseigner » en référence à Jésus de Nazareth dans les Évangiles.

² A. BOURDOISE, *op. cit.*, p. 29.

³ P. DU MAS, *La vie du vénérable César de Bus*, Paris, 1703, p. 174.





Nous avons ici un programme simple et novateur en même temps. Ils gagnèrent Avignon et y fondèrent la Congrégation de la doctrine chrétienne en s'inspirant des idées de l'Oratoire de saint Philippe Néri. On y vivait selon les obligations du baptême et en qualité de prêtre selon les engagements de la consécration sacerdotale.

À Limoges, notons au passage le travail accompli par Bernard Barдон de Brun. Vers 1616 il réussit à fonder une association de prêtres de Saint-Martial. Il institua une congrégation pour Messieurs les ecclésiastiques pour laquelle il voulut saint Martial, l'apôtre de Guyenne, comme protecteur et patron. Il proposait de porter les gens d'Église à une sainteté exemplaire et conforme à leur profession et pour cela les obligeait à une étude sérieuse pour exercer les fonctions attachées à leur état. Il prescrivait d'acquérir les vertus parfaites et invitait à régler exemplairement leur maison, pour exercer saintement leur ministère. Il leur ordonnait d'assister les malades, de visiter les prisons et hôpitaux, d'enseigner la doctrine chrétienne aux ignorants, de moyenner la paix et la réconciliation entre les familles et les personnes ennemies et finalement de porter leurs soins partout où la charité pouvait trouver de l'emploi.

Bérulle, pour sa part fonde l'Oratoire à Paris le 10 novembre 1612 et s'efforce de trancher en faveur du clergé séculier. Il veut faire prendre conscience aux prêtres séculiers de la dignité de leur état. Son premier argument repose sur le fait que tout le peuple chrétien, y compris les religieux, reçoit dans l'Église sa sainteté de la médiation hiérarchique des prêtres. Ceux-ci doivent donc être supérieurs à tous non, seulement par leurs pouvoirs, mais encore par leur science de Dieu et par leur degré de divinisation. Pour Bérulle, être prêtre, c'est diriger les âmes, les purifier et les illuminer. Son second argument repose sur le fait que c'est Jésus lui-même qui a fondé l'état de prêtrise.

Il rappelle que, seul, Jésus est prêtre par état, en raison de son union hypostatique. Il est donc le seul prêtre ; les autres ne sont que les ministres de son Sacerdoce. Ils sont prêtres de Jésus : ils doivent donc avoir une liaison particulière avec Lui.

Diverses sources nous permettent de constater ce souci de changement présent dans la vie du clergé en prêtant attention aux livres





que les ecclésiastiques avaient dans leur bibliothèque. Si, pour un temps, Vincent de Paul a eu pour maître Bérulle, il aimait lire le traité De l'Amour de Dieu et l'Introduction à la vie dévote de François de Sales. Il méditait sans cesse l'Imitation de Jésus-Christ et connaissait les ouvrages d'Alphonse Rodriguez, Jean Suffren et de Jean-Baptiste Saint-Jure. L'abondance de livres ne variait-elle pas sans doute selon la fortune, l'intelligence et le goût de chacun ? Cependant il leurs était recommandé d'avoir un ensemble d'ouvrages pour les guider dans leur service : ainsi « *le bréviaire, le missel, la Bible, le Rituel contenant l'administration des Sacrements, l'ordinaire de l'office, la bulle In Coena Domini, le Concile de Trente, le catéchisme, quelque homélaire approuvé, la vie des saints, le livre des ordonnances pour les lire au peuple, les synodes provinciaux et diocésains, quelque Somme comme Medina et semblables, le Directoire de Polencus, la table et livret des Censures, quelques bon Confessionnaire latin ou vulgaire* »¹.

De quoi permettre peu à peu de redonner un esprit commun. Le choix de ces ouvrages n'est pas considérable mais il est significatif. Il faut y ajouter quelques auteurs en vogue à cette époque, notamment François de La Rochefoucauld, évêque de Clermont, avec son ouvrage De la perfection de l'état ecclésiastique qui aura deux éditions à Lyon, l'une en 1597 et l'autre en 1628. C'est une longue énumération des devoirs des prêtres, notamment le devoir de puiser leur savoir dans l'Écriture Sainte, de prêcher et de bien distribuer les sacrements, en particulier celui de la Pénitence.

Monsieur Vincent un homme de son temps dans les pas de la Providence

Si monsieur Vincent marque encore beaucoup de nos contemporains, il n'en demeure pas moins qu'il était un homme de son temps dans toutes les dimensions de sa vie. L'œuvre de Dieu se déploiera au cœur des relations qu'il va tisser. Ouvrant son parcours sur la voie de l'ascension sociale, il se laissera conduire sur les voies où la Provi-

¹ J.-B. CONSTANZO, *Avertissemens aux recteurs, curez, prestres et vicaires*, traduit de l'italien en français par I. S., Bordeaux, 1613, p. 127.





dence l'attend. C'est au cœur des médiations humaines et culturelles qu'il réalisera le projet de Dieu. Nous savons par Abelly, son premier biographe, que l'idée d'acheminer le petit Vincent vers le sacerdoce est venue de son propre père dans le but de lui procurer et, par lui, à toute la famille une meilleure situation sociale et ainsi faire grossir le petit pécule familial¹.

Le but poursuivi par le jeune paysan landais qui le mènera au sacerdoce était une considération humaine : les avantages de la condition sacerdotale. Le phénomène n'a rien d'étrange ni à cette époque ni dans les temps qui vont suivre et ce, jusqu'à l'entrée du XX^{ème} siècle. Dans l'Église catholique, entrer dans l'état ecclésiastique était pour beaucoup de jeunes hommes pauvres et pour leurs familles un moyen, voir le seul, de sortir de l'indigence.

Monsieur Vincent étudiera rapidement : il fera le parcours des humanités sur trois années. Puis commencent les événements qui jalonnent son existence en laissant les marques de son époque troublée et face auxquelles les questions demeurent. Il est ordonné à Périgueux en 1610. Il a à peine dix-neuf ans alors que le Concile de Trente fixait l'âge à vingt-quatre ans.

Voulait-il trouver une bonne situation plus vite ? On note que c'est l'évêque de Périgueux qui va l'accueillir pour la cérémonie. Une thèse moderne avancée par une récente biographie tendrait à dire que Monseigneur François de Bourdeille, évêque de Périgueux, était un évêque modèle, « *de la cohorte des prélats irréprochables et combattifs* ² », le meilleur des patronages pour un jeune qui a besoin d'obtenir la réputation de prêtre exemplaire. Les dispositions de Vincent lorsqu'il reçoit l'ordination nous laissent penser cela. Celles qu'il va aussi mettre en œuvre pour célébrer sa première messe semblent confirmer cela. Autant Abelly que Collet – les deux premiers biographes – nous apprennent qu'avant de la célébrer, Vincent s'imposa un délai ; il se pliait ainsi aux dispositions que préconisaient les évêques les plus ancrés

¹ L. ABELLY, *La vie du vénérable serviteur de Dieu Vincent de Paul, Instituteur et premier Supérieur Général de la Congrégation de la Mission, divisée en trois livres*, Paris, 1664, L. I, L. I, c. 2, p. 32.

² P. MIQUEL, *Vincent de Paul*, Paris, 1996, p. 80.





dans la volonté de réforme. Ils nous apprennent aussi qu'il chercha pour cet événement un lieu vénérable et recueilli : « *la chapelle de la Vierge à Buzet-sur-Tarn, sur une colline au milieu des bois. Il la célébra sans d'autres témoins qu'un servent et le prêtre qui l'accompagnait : le prêtre assistant* »¹.

Plus tard les motions que lui inspirait le ministère amplifient l'impression qu'il était déjà disposé à vivre un réel ministère qui ne soit pas seulement une voie royale d'ascension sociale : « *Pour moi, si j'avais su ce que c'était, quand j'eus la témérité d'y entrer, comme je l'ai su depuis, j'aurais mieux aimé labourer la terre que de m'engager à un état si redoutable* »². Il gardera cette conviction de la noblesse de ce ministère en parlant à Monsieur Dupont-Fournier – avocat et père de Monsieur Fournier cm – qui voulait se faire prêtre à un âge avancé : « *Je suis si fort dans ce sentiment que, si je n'étais prêtre, je ne le serais jamais. C'est ce que je dis souvent à tels prétendants (au sacerdoce)* »³. Monsieur Vincent essaie de dissuader son cousin, l'avocat Fournier, de se faire prêtre en ayant recourt à l'argument basé sur son expérience personnelle en vue d'impressionner son interlocuteur.

La recherche qu'il fit d'un bénéfice juste après son ordination à Tilh, une toute petite cure près de son village natal, semble confirmer cette piste. Ce premier bénéfice obtenu s'est soldé par un échec. À Rome, la cure avait été accordée à un autre prétendant, un certain Monsieur Saint-Soubé. Et de gré ou de force Vincent dut y renoncer. Un autre épisode étaye cette thèse : l'année même de son sacerdoce ou la suivante, c'est-à-dire en 1600 ou 1601, Vincent fit un voyage à Rome. On ne peut douter du fait. Vincent lui-même dit plusieurs fois qu'il avait « eu l'honneur de voir » le Pape Clément VIII. Or Clément VIII mourut en 1605. Nous manquons totalement d'information sur les motifs du voyage. Diverses hypothèses ont été avancées : il y est allé soit pour obtenir la dispense de son ordination irrégulière soit

¹ L. ABELLY, op. cit. L. I, c. 3, p. 11 ; P. COLLET, *La vie de saint Vincent de Paul, instituteur de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité*, Nancy, 1748, 2 vol., t. I, p. 14.

² SV V, 568.

³ SV VII, 463.





pour défendre sa cause dans la dispute pour la cure de Tilh ou, simplement encore, pour gagner le grand jubilé de 1600.

Revenu à Toulouse, Vincent reprend ses études jusqu'à l'achèvement de ses sept années de théologie, en 1604. Tout ce que nous savons des préoccupations sacerdotales de Vincent tourne autour de sa recherche d'un placement. Ainsi s'expliquent sa présence dans la suite de Mgr Montorio à Rome, son installation à Paris, son entrée au service de Marguerite de Valois. De tout cela Vincent lui-même rendra compte dans la lettre à sa mère datée de février 1610. Il s'y montre assuré d'obtenir bientôt un emploi digne et désireux de ce que l'un de ses neveux étudie, comme lui, pour sortir de la pauvreté¹.

En un certain sens, il allait obtenir tout cela cette même année 1610. C'est l'année de sa nomination comme abbé de Saint-Léonard-de-Chaume, nomination qui pouvait être envisagée comme « l'honnête retirade » à laquelle il aspirait. Mais en dehors du fait que l'acquisition de l'heureuse abbaye se solda par un fiasco, il est certain que dans le cœur de Vincent un changement commençait à s'opérer. L'accusation de vol a joué un rôle important dans sa conversion, bien qu'elle ne soit pas le seul élément. Il semble que c'est cette accusation, finalement, qui décide Vincent à changer de logement et à s'installer durant quelque temps à la résidence des Pères de l'Oratoire. C'est là qu'il croise Bérulle. Or Bérulle, dans une large mesure, est le restaurateur de la spiritualité sacerdotale, sa préoccupation pour les prêtres constituant un point majeur de son activité pastorale, de sa doctrine et de sa vie. A son école, Vincent trouve le nord que la boussole de son âme cherchait plus ou moins consciemment depuis son ordination. Puis la tentation contre la foi qu'il rencontre indique un homme tourné vers Dieu et attentif aux mouvements spirituels intérieurs :

« J'ai connu un célèbre docteur, lequel avait longtemps défendu la foi catholique contre les hérétiques, en la qualité de théologal, qu'il avait tenue dans un diocèse. La défunte reine Marguerite l'ayant appelé auprès de soi pour sa science et pour sa piété, il fut obligé de quitter ses emplois ; et comme il ne prêchait, ni ne caté-

¹ SVI, 18-19.





Monsieur Vincent ou le sacerdoce avec le Christ Évangéliste des pauvres

chisait plus, il se trouva assailli, dans le repos où il était, d'une rude tentation contre la foi. [...] On lui conseilla cette pratique, qui était que toutes et quantes fois qu'il tournerait la main ou l'un de ses doigts vers la ville de Rome, ou bien vers quelque église, il voudrait dire par ce mouvement et par cette action qu'il croyait tout ce que l'Église Romaine croyait. Qu'arriva-t-il après tout cela ? Dieu eut enfin pitié de ce pauvre docteur, lequel, étant tombé malade, fut en un instant délivré de toutes ses tentations ; le bandeau d'obscurité lui fut ôté tout d'un coup de dessus les yeux de son esprit ; il commença à voir toutes les vérités de la foi, mais avec tant de clarté, qu'il lui semblait les sentir et les toucher du doigt ; et enfin il mourut, rendant à Dieu des remerciements amoureux de ce qu'il avait permis qu'il tombât en ces tentations, pour l'en relever avec tant d'avantage et lui donner des sentiments si grands et si admirables des mystères de notre religion »¹.

C'est durant cette période que Vincent fait le vœu de se consacrer au service des pauvres. L'état de paix que le docteur reçu l'a conduit à prendre cet engagement. Pour Monsieur Vincent ces événements sont reliés à la Providence sans laquelle rien ne se réalise.

Deux ans après sa rencontre avec Bérulle, il obtient grâce à lui, un emploi spécifiquement sacerdotal : Vincent prend possession le 2 mai 1612 de la charge de curé à Clichy. Il y sera curé douze ans – en fait il exercera sa charge près de deux et demi mais continuera de toucher les bénéfices de la cure pendant toutes ces années. Vincent vit pour la première fois une expérience sacerdotale pleinement satisfaisante. Il se sent en communion avec les fidèles, qu'il admire pour leur docilité, leur dévotion et même leur sens artistique. Il essaie une série de projets pastoraux qui auront leur plein essor dans des réalisations de son âge mûr. En un mot, il se sent prêtre, il vit et il agit comme tel. Voici ce qu'il en dit :

« J'ai été curé des champs (pauvre curé !). J'avais un si bon peuple et si obéissant à faire ce que je lui demandais que, lorsque je leur dis qu'il fallait venir à confesse les premiers dimanches du mois, ils

¹ SV XI, 83-85.





n'y manquaient pas. Ils y venaient et se confessaient, et je voyais de jour en jour le profit que faisaient ces âmes. Cela me donnait tant de consolation, et j'en étais si content, que je me disais à moi-même : "Mon Dieu, que tu es heureux d'avoir un si bon peuple !" Et j'ajoutais : "Je pense que le Pape n'est pas si heureux qu'un curé au milieu d'un peuple qui a si bon cœur"»¹.

Ensuite nous le retrouvons à nouveau sur Paris comme précepteur des enfants dans la famille de Gondi et c'est sur les terres de cette riche famille – un des fils deviendra archevêque de Paris ; son fidèle ami Philippe de Gondi sera général des Galères Royales – qu'il va connaître le premier évènement qui ouvre la mission à Folleville :

« C'était au mois de janvier 1617 que cela arriva ; et le jour de la Conversion de saint Paul, qui est le 25, cette dame me pria de faire une prédication en l'église de Folleville pour exhorter les habitants à la confession générale ; ce que je fis. [...] et Dieu eut tant d'égard à la confiance et à la bonne foi de cette dame qu'il donna la bénédiction à mon discours ; et toutes ces bonnes gens furent si touchés de Dieu, qu'ils venaient tous pour faire leur confession générale. Je continuai de les instruire et de les disposer aux sacrements, et commençai de les entendre. Mais la presse fut si grande que, ne pouvant plus y suffire, avec un autre prêtre qui m'aidait, Madame envoya prier les Révérends Pères jésuites d'Amiens de venir au secours. [...] Et voilà le premier sermon de la Mission et le succès que Dieu lui donna le jour de la Conversion de saint Paul ; ce que Dieu ne fit pas sans dessein en un tel jour »².

Commencent alors ce grand courant de prédication pour mettre les personnes en contact de la miséricorde de Dieu par la confession générale. Et chacune des missions verra le double mouvement de travail de réconciliation intérieure et de dépôt des armes et de réconciliations familiales, de mise en œuvre de la paix évangélique. Le grand courant de réconciliation indissolublement orienté vers Dieu trouve ses prolongements dans la société, ainsi chez ce gentilhomme de

¹ SV IX, 645-646.

² SV XI, 4-5.





Monsieur Vincent ou le sacerdote avec le Christ Évangéliste des pauvres

Bresse, Monsieur de Rougemont, qui abandonne la pratique des duels et brise en chemin son épée¹.

On le voit aussi tenter cette même approche avec son ami Monsieur de Gondi qui ne voulait pas en découdre dans une situation de dispute dans laquelle il était question d'honneur².

Après l'expérience de Folleville en janvier 1617 suit, en août de la même année, l'évènement de Chatillon³.

Une fois de plus, le récit nous indique que ce n'est pas lui qui décide : ce sont les chrétiens, son peuple, ceux qu'il a reçu en charge qui le conduisent à rencontrer Dieu. Il ne met que son intelligence à disposition des personnes pour organiser leur charité et quelques jours après, le règlement de la charité est déjà rédigé pour que les dames puissent continuer l'action au service des pauvres de façon durable. L'évangélisation n'est pas oubliée et cette note sera toujours la caractéristique d'un service vincentien. Les dames doivent veiller à prier et faire prier les personnes qu'elles servent.

Les créations de Monsieur sont nées et elles ne sont pas le fruit d'un programme spirituel ou d'une prévision pastorale mais d'une écoute fidèle de la vie quotidienne, lieu habituel dans lequel Dieu parle et que Monsieur Vincent aime dire que c'est l'œuvre de la Providence.

Monsieur Vincent forme des prêtres attachés à Dieu et vivant en Église

J'ai retenu deux pistes pour présenter le modèle de prêtre dont Monsieur Vincent a aidé à prendre visage dans l'Église : la première se situe autour du contenu des entretiens aux ordinands ; la seconde ensuite présente les cinq vertus – ou cinq forces – dont il demande que ses missionnaires se portent acquéreurs en tant que prêtres. Tout d'abord, la structure des entretiens aux ordinands indique l'orientation donnée par Monsieur Vincent aux sessions de dix jours, qui

¹ SV XII, 231-233 ; lire le beau récit que fait Monsieur Vincent de cette conversion.

² SV I, 84.

³ SV IX, 243-244.



préparent les candidats aux ordres pour entrer dans le ministère au service de l'Église. Dix conférences jalonnent chacun des jours de préparation : l'ouverture se fait sur l'oraison, puis sont traités successivement la vocation, l'esprit ecclésiastique, les ordres en général, les ordres mineurs, le sous-diaconat, le diaconat, la prêtrise et enfin la vie ecclésiastique. Nous voyons qu'il vise à donner une présentation juste de la vision des ordres que l'Église souhaite promouvoir.

Chaque conférence est structurée ainsi : un temps d'ouverture, le corps de l'enseignement et quelques dialogues significatifs pour aider le développement de l'esprit proposé dans l'enseignement. Les moindres détails sont prévus pour aider les candidats à se positionner face à la demande qu'ils font à l'Église et à discerner s'ils sont bien sur le chemin que Dieu veut pour eux.

Il s'agit « *d'inspirer à ces messieurs l'esprit de leur condition, le zèle de la gloire de Dieu, l'humilité, la pureté, et autres vertus ecclésiastiques, il ne doit pas tant s'appliquer sur son industrie, éloquence, ou capacité, que sur la grâce de Dieu, qui seule peut opérer ces bons effets* ». Les missionnaires devront « *parler par la bouche du cœur ; il puisse être entendu des oreilles du cœur, il ne sera pas parlé grandiloquent, mais il faudra parler dans la simplicité que l'Évangile et les Pères nous recommandent, sans se mettre en peine de la politesse du discours, ou de traiter des questions plus curieuses qu'utiles, mais s'arrêtant principalement aux choses qu'il croira devant Dieu être plus profitables à ces messieurs* ».

Il leurs est recommandé de « *suivre les opinions communes, et les mieux reçues dans l'Église, sans pourtant s'emporter d'invectives contre ceux qui en ont de particulières, et moins encore contre les évêques et Prélats de l'Église* ». Le détail va même jusqu'à régler la tenue vestimentaire des prêtres pour ces entretiens : « *pour la façon extérieure, les entretiens se font sans surplus, avec le bonnet carré, et une robe de chambre, ou de docteur si on a le degré* ».

Il est même conseillé d'établir un agenda pour donner ces entretiens avant la cérémonie d'ordination, rien n'étant laissé au hasard : « *Le premier entretien se fait le jeudi de la semaine qui précède celle dans laquelle on confère les ordres, à quatre heures après midi* ». Le candidat est de suite placé au cœur de l'appel qu'il a reçu par un enseignement





prompt à lui apprendre la façon de rencontrer Dieu et de se tenir en relation avec Lui. Tout ce qui va suivre sera orienté par cette relation d'amour à Dieu qui doit être la source d'où naît et se développe l'être du prêtre.

L'oraison mentale est donc ce que le candidat au sacerdoce doit comprendre et pratiquer : « *Nous en dirons premièrement l'importance aux ecclésiastiques et spécialement aux ordinands de la faire, et de la bien faire ; secondement en quoi elle consiste et la méthode de la faire ; troisièmement les moyens de la bien faire.* » Car c'est le lieu où « *l'on y reçoit des sentiments d'affections et de respect...* » Cette pratique est fondée dans l'Écriture : « *Saint Paul exhorte Timothée : "Comprends ce que je veux dire, d'ailleurs le Seigneur te fera tout comprendre". Or, l'exercice qui contribue davantage à cela est l'oraison mentale, car ce qui fait que nous édifions le prochain, c'est notre recueillement intérieur* ». La valeur de l'exemple complète le tout : « *Nous ne pouvons enseigner la pratique de l'oraison mentale aux laïques, si nous ne la pratiquons nous-mêmes* ».

Cet exercice de l'oraison étant important, Monsieur Vincent la présente en détails. Elle est « *en trois parties, la préparation, le corps de l'oraison et la conclusion* ». Rien de très original, mais la préparation se fera avec minutie : la veille au soir en général, en choisissant le thème qui sera médité et ou le texte. Ceci préparera l'esprit à accueillir ce que Dieu donnera. Il donne ensuite des détails sur le déroulement du temps de l'oraison : la mise en présence de Dieu, la présentation de l'objet et l'abandon à l'Esprit pour que Dieu fasse en nous son travail. Puis il invite à faire en sorte que l'oraison ait des répercussions sur la vie quotidienne. Pour cela l'oraison se terminera en trois temps : « *le remerciement à Dieu des grâces* » reconnues dans le sujet et reçues dans l'exercice de la méditation. Ensuite « *l'offrande à Dieu de ces chose parce qu'il en est toujours le maître, et qu'on les veut employer à son service* ».

Afin d'aider au mieux à la mise en œuvre concrète de cette pratique, les moyens connus de tous sont tout simplement rappelés : « prendre le lieu, le temps et la posture convenable pour la bien faire. Se préparer le soir d'auparavant, en lire les points en un livre qui traite de ses matières. Au sortir de l'oraison, faire un recueil de ce qui vous y a le plus touché, et le remâcher pendant la journée, comme qui





au sortir d'un jardin y fait un bouquet de trois ou quatre fleurs qui sentent meilleurs. Être fidèle à pratiquer ses résolutions dans la journée ». Rien d'extraordinaire et cependant des simples pistes pour que le prêtre ait ce dont il a besoin pour vivre sa relation à Dieu. Pour augmenter les effets de ce travail du cœur à cœur avec Dieu, il demande que soit établie cette discipline pour que se mette en place durablement cette œuvre de l'Esprit :

« Dans les commencements, communiquer au directeur ce qui s'est passé dans l'oraison et l'usage qu'on en fait, et encore au progrès de fois à autre. De ne manquer aucun jour à la faire : car, comme nous avons tous les jours besoin de nourriture à cause du déchet de nos forces qui se fait journellement, ainsi de l'oraison mentale pour rétablir celle de notre esprit. De la faire toujours à l'intention d'en devenir meilleur et non plus intelligent ni par coutume ».

On voit que Monsieur Vincent souhaite que ces hommes puissent avoir toutes les chances d'être dans la disposition d'écouter Dieu pour être certains de répondre à la mission qu'ils vont recevoir.

Une fois que la relation avec le Père est mise en place, il faut faire le retour sur soi pour discerner si l'appel est bien un appel reçu. Il propose des critères ou « *marques* » pour la reconnaître enfin et ouvre les moyens de s'y disposer. La première partie de la conférence pose que c'est une grande injure faite à Dieu d'entrer en l'état ecclésiastique sans légitime vocation ; car ce serait comme si quelqu'un « *entrerait en la maison d'un grand pour y être intendant de ses affaires contre son gré* ».

La vocation est ensuite précisée : « *C'est un acte de la providence de Dieu particulier par lequel il fait connaître à certaines personnes par quelque marque le choix qu'il en fait pour lui rendre service dans l'état ecclésiastique ou quelque office ou dignité de cet état. Afin qu'elles s'appliquent au genre de service qu'il leur demande, il leur fait connaître par certaines marques : quand donc il veut qu'une personne le serve en l'état ecclésiastique il lui donne la connaissance par certaines marques pourvu qu'il s'en rende digne, les unes extraordinaires et les autres ordinaires* ».





Cette présentation se termine en rappelant que certains des candidats ne sont peut être pas dans cet esprit, alors il vise à les dissuader en faisant lui-même le jeu des questions réponses : « *Que faire à ceux qui sont entrés en l'état ecclésiastique, et reconnaissent n'y avoir vocation ? Réponse. On entre en deux façons en l'état ecclésiastique : ou par la réception des ordres ou se faisant pourvoir de quelque office ou bénéfice ecclésiastique. Si c'est par quelque office ou dignité, il faut s'en retirer ; si c'est par les ordres, à cause qu'on ne s'en peut retirer, il faut faire une bonne pénitence comme d'un des grands péchés qu'on ait jamais commis. 2. Converser dans cet état avec une grande humilité, comparaison de la confusion qu'avait celui qui serait reconnu être en la salle du festin sans y être connu par le maître du banquet. 3. Travailler au double pour se rendre digne des grâces qui sont nécessaires, comparaison du travail que doit prendre celui qui veut monter contre le fil de l'eau* ».

Il précise aux prédicateurs qu'ils peuvent éviter ce désagrément en se gardant de ne laisser quiconque « *entrer aux ordres sans vocation et de bien examiner auparavant ; de ne conseiller légèrement personne de se faire ecclésiastique, si on ne reconnaît qu'il soit bien appelé, car on participe à tous les péchés qu'il y commettra ; et d'avoir une grande compassion de ceux qui ne sont pas bien appelés faute de telles et telles marques et prier Dieu pour eux* ».

Ces bases étant posées, tout n'est pas joué. C'est alors que l'on déploie pour les ordinands les exigences de la condition de l'esprit ecclésiastique. Il s'agira de porter son attention sur trois éléments : « *l'obligation d'entrer dans cet esprit* », de rendre apparent « *la définition et les marques* » et d'*offrir les « moyens de l'acquérir »*.

La caractéristique de cet esprit est de « *n'en profiter jamais ni pour soi, ni pour les autres sans cet esprit dans l'état ecclésiastique : avoir l'inclination et mouvement, l'adresse et l'industrie* ». Ce qui se voit « *quand on fait volontiers, et avec plaisir les fonctions de cet état, voire les moindre* » et lorsque l'on quand on les fait « *avec adresse, respect, modestie, exactement* ». Cela s'*acquiert lorsque l'on « vit simplement. Se contenter. Si l'on a des biens plus qu'il ne faut, faire des aumônes, et de renoncer aux procès même avec perte* ». On note que l'esprit de l'époque est touché pour être réformé aussi.





Dans ce contexte, la relation à ce que l'on nomme la chair est orientée vers la fin recherchée : on veillera à « *s'abstenir des bonnes chères, et récréations, ne dormir beaucoup, etc. ; ne se coucher, ni vêtir mollement* » On fera « *volontiers les actions les plus basses de l'ordre, agréer la confusion qui arrive de faire ces fonctions, etc.; en porter des marques* ». Comme cela devait rencontrer un fort écho un court dialogue entre un retraitant et l'enseignant rapporte qu'il était demandé que « *Chacun était obligé de se vider de l'esprit du monde.* » Car « *Le Christianisme nous y oblige, mais plus particulièrement l'état ecclésiastique. Que si vous ne vous en êtes pas encore vidés pour être Chrétien, comment prétendez-vous à l'état ecclésiastique ?* »

On présente ensuite au candidat ce qui va lui revenir par le fait de son admission dans l'ordre du sacerdoce : « *les prêtres reçoivent la puissance de consacrer le corps et sang de Notre Seigneur sous les espèces du pain et du vin et de remettre les péchés* ». Il lui reviendra donc « *d'offrir le sacrifice de la Messe et d'administrer les sacrements hormis celui de confirmation et d'ordre, de bénir le peuple, de gouverner les peuples qui leur sont donnés en charge et conduire les âmes à salut, de prêcher et de baptiser avec cérémonie* ».

Pour bien réaliser cet état de vie, le candidat va devoir acquérir les choses nécessaires pour bien remplir sa fonction. Il est alors dressé la liste des choses indispensables à l'état dans lequel il entre pour devenir un communicateur : « *A savoir distinctement les mystères de la foi contenus au symbole ; le commandement de Dieu et de l'Église, les péchés qui se commettent contre iceux; les sacrements, leurs effets et leurs dispositions pour les recevoir; ce qui regarde l'ordre qu'ils ont reçu et doivent recevoir; savoir les empêchements aux ordres et à leur exercice; savoir bien faire les fonctions des saints ordres, bien dire l'Office et la Messe si on est prêtre, et entendre le latin pour cela; la façon de bien administrer les sacrements, spécialement celui de Confession, si on a charge d'âmes; celle de bien instruire "ad captum populi", comme Notre Seigneur, de bien officier publiquement, de savoir bien les statuts et règles du diocèse puisqu'ils obligent en conscience. Il faut bien prendre garde si on fait ces choses; et au cas qu'on les ignore n'approcher des ordres des charges et exercices* ». De nombreuses choses qui peuvent





paraître lointaines mais ne sont pas sans résonance je suppose encore aujourd'hui.

Mais hier, tout comme aujourd'hui des objections naissent : « Je ne prétends que dire la Messe étant prêtre. R. Dieu ne vous a donné les autres puissances et charges de l'Église pour ne les exercer dans les occasions. Les ecclésiastiques et prêtres doivent savoir : comme il y a été dit plus avant, etc.; les sacrements, leurs effets et leurs dispositions pour les recevoir. Un autre dit : Je ne prétends que dire la Messe étant prêtre. R. Dieu ne vous a donné les autres puissances et charges de l'Église pour ne les exercer dans les occasions ». Enfin un autre se hasarde : « *J'étudierai ci-après et suppléerai mes ignorances présentes quand je serai dans les ordres. R. Ce n'est pas le temps de faire fond d'études, mais d'en faire usage on peut bien se perfectionner au progrès. Comparaison de ceux qu'on ne reçoit à la maîtrise des arts qu'ils n'aient fait essais de leur suffisance en leur métier, et au combat qui ne sache tirer des armes* ». D'autres se cachent derrière le contexte : « *Plusieurs ont été ordonnés prêtres aussi ignorants que moi. [R.] C'est ce qui doit donner plus de sujet de vous y refuser, crainte que vous n'augmentiez le nombre; si la plupart étaient savants, votre ignorance ne causerait pas un si grand dommage* ». Et le prédicateur invite « *à s'adonner soigneusement à l'étude de ces matières pour le faire: et pour se faire se retirer de tout autre étude, et employ; de choisir les livres qui en traitent : Le Nouveau Testament; Saint Ambroise l'appelle Liber sacerdotum; Le Catechisme Romain ; Le Rituel*». *Peu d'outils mais les essentiels pour développer un esprit commun. Et le prédicateur rappelle qu'il n'est pas inutile de «Se faire instruire à bien faire les fonctions de cet état par personnes habiles et s'y exercer souvent* ».

Autant d'éléments qui nous font sourire mais qui sont par bien des aspects si proche de notre situation contemporaine où nous sommes invités à donner un témoignage de communion attendu de nos contemporains. Après avoir présenté les divers ordres et présenté leur signification et leur place, le prédicateur termine les exercices en reprenant l'invitation à une vie qui soit orientée par la dynamique de la vie ecclésiastique. Il invite pour cela « *les ecclésiastiques à vivre plus saintement que les laïques, car leur vie doit servir d'exemple à la vie du peuple* ». Cela se réalise lorsqu'il « *aime et estime la condition* », qu'il





« *fait volontiers les moindres fonctions dans les paroisses et villages* », qu'il pratique « l'oraison mentale où Dieu donne des lumières, des affections et résolutions et autres grâces par l'amendement de vie et bien faire les fonctions ecclésiastiques ». Il devra veiller à « *l'employ du temps, car il n'y a rien qui perde un ecclésiastique comme l'oisiveté. Les eaux courantes ne se corrompent jamais et produisent ou encore. Les croupissantes se corrompent, et ne produisent que des crapauds* » disaient très certainement des dictons en vogue au XVII^{ème} siècle.

Ces conseils sont développés dans les cinq dynamiques que Monsieur Vincent souhaite pour ses missionnaires car elles sont des vertus évangéliques qu'il puise dans le modèle laissé par Jésus : la simplicité, l'humilité, la douceur, la mortification et le zèle. Elles lui paraissent indispensables. Il ne manquera jamais de les rappeler, même d'une manière très ferme, aux prêtres de la Mission comme aux prêtres qu'il croisera.

a) La vertu de simplicité

« *La simplicité ! Ah ! Que cette vertu est admirable ! O mon Dieu, donnez-la nous* »¹. La simplicité selon saint Vincent n'est pas le simplisme. Cette simplicité est une vertu, elle s'oppose à la duplicité. Elle apporte le bien et fait pénétrer sur le chemin de la perfection, la grâce de Dieu aidant. Elle est indispensable pour le prêtre car elle consiste à dire la vérité, sans rien dissimuler. Elle s'oppose donc au mensonge, à la dissimulation, à l'hypocrisie et au respect humain, Vincent ayant toujours en vue le soin des âmes des plus pauvres. Pour Vincent, l'exemple vient d'en haut : « *Dieu est très simple, ou plutôt, il est la simplicité même. Où est la simplicité, Dieu se rencontre. Comme au contraire, ceux qui usent de duplicité sont dans une appréhension continuelle que leur finesse ne soit découverte, et qu'étant surpris dans leurs déguisements, on ne veuille plus se fier à eux* »². Tels sont déjà les hypocrites que dénonce Jésus dans l'Évangile. L'hypocrite est celui qui met un masque pour jouer un autre rôle que le sien : il dit mais ne fait pas.

¹ SV, XII, 304.

² SV, XI, 50.





Or, pour Vincent, « *la simplicité consiste à faire toutes les choses pour l'amour de Dieu, et n'avoir point d'autre but, dans toutes ses actions, que sa gloire* »¹. Et, poursuit-il, « *comme en Dieu, il ne se rencontre aucune composition, nous disons qu'il est un acte très pur et un être très simple, il faut donc bannir tout mélange pour n'avoir en vue que Dieu seul. Or, s'il y a des personnes au monde qui doivent avoir cette vertu, ce sont les missionnaires* »². Il ajoute : « *la duplicité, c'est la peste du missionnaire* »³. Pour vivre cela, il invite à être fidèle à la parole donnée, à être transparent d'une pièce entre ce que l'on fait et ce que l'on dit. Alors dans le même mouvement, il rappelle la prudence qui donne de choisir les moyens adéquats pour une fin et donc, resitue la transparence dans une perspective vitale. La répétition d'oraison durant laquelle chacun partageait ce que l'Esprit lui avait donné ouvrait un accès à cette logique de vie dans laquelle peut à peu nous devons nous inscrire, sans honte ni orgueil.

b) La vertu d'humilité

« Travaillons à l'humilité ; car d'autant plus que quelqu'un sera humble, d'autant plus sera-t-il charitable envers le prochain »⁴. Avec la vertu d'humilité, le prêtre plaie à Dieu, « *car, pour être agréable à Dieu, il ne suffit pas d'être simple, mais il faut encore être humble. L'humilité donc, qui consiste à s'anéantir devant Dieu et à se détruire soi-même pour placer Dieu dans son coeur, à ne chercher l'estime et la bonne opinion des hommes, et à combattre sans cesse tous les mouvements de la vanité* »⁵. Saint Vincent demande que nous acceptions de ne pas être mis en valeur par les autres, à ne pas redouter que nos imperfections soient connues de tous et que ce que nous réalisons, nous l'attribuions à Dieu.

La vertu d'humilité permet de tout remettre en perspective face à Dieu, nous ressouvenant que tout vient de lui. Elle nous rend proche

¹ SV, XII, 302.

² SV, XII, 303.

³ SV, XII, 303.

⁴ SV XI, 2.

⁵ SV, XII, 302.



du Christ qui a vécu cette attitude. Elle nous incite à confier en Dieu et éloigne les tentations de l'orgueil de l'ambition ou de la vanité, « *c'est la vertu de Jésus Christ, la vertu de sa sainte Mère et la vertu des plus grands saints* ¹ ». C'est la vertu du vrai bonheur de vivre, car elle donne paix et âme aux communautés. Elle vide l'homme de ce qui l'oppose à l'action de Dieu. Situé en face du Père, petit et fidèle, le cœur du prêtre, et même de tout homme, devient un havre de paix et un port d'attache pour atteindre la sainteté et ressembler au Christ par sa communion avec lui, notre modèle d'humilité, afin d'acquérir le ciel ². C'est le Christ doux et humble de cœur, qui ouvre la route de sa vie à celui qui veut, pour poursuivre sa mission d'évangélisation dans l'attente confiante de la réalisation de l'œuvre de Dieu.

c) La vertu de douceur

« *Il n'y a point de personnes plus constantes et plus fermes dans le bien que ceux qui sont doux et débonnaires* »³. La douceur et la charité sont deux sœurs. Vincent rappelle aux missionnaires que c'est par la douceur que l'on peut ressembler au Christ et agir comme lui avec une charité sans borne. Le prêtre, envoyé de Jésus-Christ, doit, par sa douceur, être celui qui éduque à la foi et à l'amour. Ainsi, « *comme Notre Seigneur doit être notre modèle, en quelque condition que nous soyons, ceux qui conduisent (dirigent les âmes) doivent regarder comme il a gouverné et se régler sur lui. Il gouvernait par amour...Voilà le premier acte de la douceur qui est de réprimer le mouvement contraire... Le second acte de la douceur est d'avoir une grande affabilité, cordialité et sérénité de visage vers les personnes qui nous abordent, en sorte qu'on leur soit à consolation... Il n'est pas possible que nous produisions de bons fruits, si nous sommes comme des terres sèches qui ne portent que des chardons. Il faut quelque attrait et un visage qui plaise, pour n'effaroucher personne... Le troisième acte de la douceur est quand, ayant reçu déplaisir de quelqu'un, on passe outre (et) on détourne sa pensée du grief prétendu... La douceur ne nous fait pas seulement excuser les affronts et*

¹ SV, XI, 57.

² Cf. *Règles Communes de la Congrégation de la Mission*, II, 6.

³ SV, XI, 65.





Monsieur Vincent ou le sacerdoce avec le Christ Évangéliste des pauvres

les injustices que nous recevons, mais elle veut qu'on traite doucement ceux qui nous les font...(et) qu'on le souffre pour Dieu... Ô mes frères, si le Fils de Dieu en sa conversation paraissait si bon, combien plus a-t-il fait éclater sa douceur en sa passion »¹.

Vincent, qui a du travailler sur lui-même pour acquérir cette vertu, la juge essentielle pour les prêtres. Car elle permet aussi, outre la configuration au Christ doux et humble de cœur, d'affronter conformément à l'invitation évangélique, la dureté de ceux vers qui ils sont envoyés². Elle permet de pondérer ses passions et rend apte à servir même lorsque les personnes deviennent plus exigeantes, sans risquer de manquer le but recherché. Il insiste sur la lisibilité : que ce ne soit pas « un effacement de soi, mais une réelle affabilité, cordialité, une sérénité de visage envers les personnes qui viennent à nous afin qu'elles sentent le réconfort en nous approchant »³.

Il ne s'agit pas taire ce qu'il faut dire, mais de rechercher la voie pour le dire le plus justement. Il indiquait spécialement qu'elle devait être une qualité des supérieurs. Être doux pour Monsieur Vincent est être constant et paisible. Pour mettre en œuvre cette vertu, Monsieur Vincent donne des pistes à ses frères : s'observer pour s'entraîner à réagir sur ses penchants afin de mieux le contrôler, travailler la colère si notre tempérament nous y conduit, tenter de garder le contrôle de soi-même, et veiller à son expression afin de mettre la distance entre ce que nous ressentons et ce que nous exprimons en attitude ou parole⁴.

Sa quatrième vertu, la mortification, est plus onéreuse à mettre en œuvre à notre époque. Entachée de dolorisme, raillée par les uns comme dépassée, discrètement délaissée par d'autres comme l'apanage de personnes ne goûtant pas l'équilibre d'une vie épanouie. Cependant n'a-t-elle pas à retrouver son originalité comme chemin de vie dans le ministère ?

¹ SV, XII, 188-192.

² SV, XII, 305.

³ SV, XI, 477.

⁴ SV XI, 753-754.





d) La vertu de mortification

« Ne quittons jamais de vue la mortification de Notre Seigneur; puisque nous sommes obligés, pour le suivre, de nous mortifier après lui. Formons nos affections sur les siennes, afin que ses pas soient la règle des nôtres dans la voie de la perfection »¹. Renoncer à soi pour être comme Christ, voilà la mortification. Vincent de Paul pense que la mortification, que l'on pourrait appeler « ascèse de vie » pour être mieux comprise aujourd'hui serait l'invitation à soumettre sa volonté au projet de Dieu, soumettre son jugement et s'entraîner à être toujours en bons terme avec ses sens. Savoir les organiser de façon à ce qu'ils ne nous obstruent pas l'horizon de nos vies mais deviennent des occasions de déployer la plénitude de ce que Dieu veut pour notre bonheur. Vincent évoque saint Bernard : « Saint Bernard disait à ceux qui s'étonnaient de l'austérité de ses religieux : le monde voit bien nos travaux et nos mortifications ; c'est pourquoi il nous plaint et a compassion de nous. Mais il ne voit pas les douceurs et consolations intérieures que nous ressentons ; il ne voit pas qu'un acte de mortification nous donne plus de satisfaction que nous avons eu de peine à le faire. C'est pourquoi il s'étonne et nous porte compassion »². Et pour conclure : « si nous voulons être en liberté, mortifions nos passions ; car le propre de la mortification est de donner le repos à l'âme, de sorte qu'elle soit toujours contentée de ce qui lui arrive et ne demande ni ne refuse rien »³.

Il ouvre des champs d'attention pour vivre cela : dans l'invitation à renoncer à ses parents, à cultiver le souvenir de sa vie passée, à l'esthétique démesurée qui nous enferme à nouveau en nous et le souci trop grand de soi. Il pose une échelle pour vivre le discernement dans le choix de ses activités : si deux choses se présentent une qui me plaît et une qui me déplaît, choisir celle qui déplaît. Si deux se présentent me laissent indifférent : retenir la première survenue. Et si une qui m'est demandée me déplaît, ne pas refuser de l'exécuter car la demande qui me survient n'est pas étrangère à la volonté divine. L'âme du prêtre est alors sur le chemin du don total à la volonté de Dieu dans

¹ SV XII, 227.

² SV X, 284.

³ SV X, 284.





un élan d'amour que l'on appelle zèle, et qui est considéré, par Vincent, comme la cinquième vertu que les prêtres doivent acquérir, la grâce de Dieu aidant.

e) La vertu de zèle

« *Il ne suffit pas d'aimer Dieu, si mon prochain ne l'aime* »¹. Ces mots expliquent ce que Vincent entend par « zèle ». Le zèle, c'est la faculté d'aimer avec passion, aimer le Christ, aimer l'Évangile, aimer l'Église, aimer les Pauvres et souffrir tant que les âmes n'auront pas entendu parler de la Bonne Nouvelle du Salut. C'est tout le contraire de l'insensibilité car « *l'insensibilité fait que nous ne sommes point touchés des misères corporelles et spirituelles du prochain ; on n'a point de charité, on n'a point de zèle, on ne sent point les offenses contre Dieu. Eh ! Ne soyons pas ces missionnaires non zélés* »². Au cœur de notre société, Monsieur Vincent ne désavouerait pas les recherches de voies nouvelles d'évangélisation : les bus missionnaires, les fêtes diocésaines, les récollections, les programmes de ré-évangélisation dans les grandes villes européennes durant les fêtes, les projets de service de pauvres : que ce soit le Sappel³, la diaconie du Var, les écoles de la foi... Il l'oppose au zèle indiscret qui peut seulement masquer l'orgueil rendant alors le missionnaire intraitable ou désobéissant et à l'acédie qui ôte tout désir de service repliant le prêtre dans la paresse.

Comme la Passion de Notre Seigneur a été le don total de l'amour, le prêtre, configuré au Christ, doit aussi se donner dans une Passion sans retour pour le salut des âmes. Le zèle nous rappelle que tout est en vue de Dieu et qu'il faut faire les choses que l'on doit faire selon sa volonté, pour sa gloire, en étant heureux de lui appartenir et conscient de l'envoi en mission, toujours en vue du prochain. « *On va bien à l'église pour y prier, chanter et dire la messe et faire les autres fonctions ecclésiastiques, mais toutes ces fonctions se font sans sentiment, sans goût,*

¹ SV XII, 262.

² SV XII, 321.

³ Ndlr : la communauté du Sappel a été fondée en 1989 dans l'Ain par deux couples, anciens volontaires du Mouvement ATD Quart-Monde pour répondre à la demande spirituelle des plus pauvres.





sans dévotion. Quelle est la cause de cette insensibilité ? Nous n'avons pas pratiqué les cérémonies selon leur fin, qui est d'exciter les peuples à la dévotion... Ayons ce zèle d'édifier le peuple, lui faisant voir comment il faut traiter la parole de Dieu, en la traitant nous-mêmes comme il faut... Mes frères, si nous sommes fidèles à faire les cérémonies et les prières, nous recevrons de Dieu cette sensibilité, qui fera que l'on s'animera les uns les autres à la dévotion et que l'on goûtera avec plaisir ces cérémonies ; mais au contraire, si l'on n'a pas cette sensibilité, on mésédifiera le prochain »¹.

Conclusion

« Trois en font plus que dix quand Dieu y met la main » dira-t-il à ses frères leur enseignant la conduite à tenir dans le travail missionnaire. Il désirait que tous soient attelés à l'évangélisation. Une évangélisation qui ne se limiterait pas à l'enseignement seul mais une évangélisation intégrale. Il dit aux prêtres de la Congrégation en décembre 1658, alors qu'il leur parle des fins de la Compagnie, une parole que nous pouvons faire notre sans difficulté dans l'exercice de notre ministère pour qu'il soit un lieu porteur de fruits : « *Mais à quel propos, me dira quelqu'un, se charger d'un hôpital? Voilà les pauvres du Nom-de-Jésus qui nous détournent ; il leur faut aller dire la messe, les instruire, leur administrer les sacrements et tout ensemble l'entretien de la vie ? Pourquoi aller sur les frontières distribuer des aumônes, se hasarder à beaucoup de périls et se détourner de nos fonctions ? - Eh ! Messieurs, peut-on trouver à redire à ces bonnes œuvres sans impiété ? Que les prêtres s'appliquent au soin des pauvres, cela n'a-t-il pas été l'office de Notre-Seigneur et de plusieurs grands saints, qui n'ont pas seulement recommandé les pauvres, mais qui les ont eux-mêmes consolés, soulagés et guéris. Les pauvres ne sont-ils pas les membres affligés de Notre-Seigneur ? Ne sont-ils pas nos frères ? Et si les prêtres les abandonnent, qui voulez-vous qui les assiste ? De sorte que, s'il s'en trouve parmi nous qui pensent qu'ils sont à la Mission pour évangéliser les pauvres et non pour les soulager, pour remédier à leurs besoins spirituels et non aux tempo-*

¹ SV XII, 320.





rels, je réponds que nous les devons assister et faire assister en toutes les manières, par nous et par autrui...»¹

En 1659, un an avant sa mort, commentant les Règles Communes (ch. II, art 18) qui rappellent que : « *pour rétablir l'empire du Père dans les âmes* », nous disposons des valeurs évangéliques et que nous ne pouvons pas nous perdre en conjecture pour savoir quel est le ministère le plus grand dans l'Église. Il ajoute même : « *quand un prêtre dit la messe, nous devons croire et savoir que c'est Jésus-Christ même Notre-Seigneur, le principal et souverain prêtre, qui offre le sacrifice ; le prêtre n'est que le ministre de Notre-Seigneur, qui s'en sert pour faire extérieurement cette action. Or, l'assistant qui sert le prêtre et ceux qui entendent la messe participent-ils, comme le prêtre, au sacrifice qu'il fait et qu'ils font avec lui, comme il dit lui-même en son Orate, fratres, ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat apud Deum Patrem omnipotentem ?² Sans doute, ils y participent, et plus que lui, s'ils ont plus de charité que le prêtre. Actiones sunt suppositorum, les actions sont personnelles. Ce n'est pas la qualité de prêtre ou de religieux qui fait que les actions sont plus agréables à Dieu et méritent davantage, mais bien la charité, s'ils l'ont plus grande que nous* »³.

Et ne perdons jamais de vue le lieu où nous sommes ancrés. Bien souvent les vincentiens prennent comme phrase phare pour créer la charité l'enseignement de Monsieur Vincent aux siens : « *l'amour est inventif à l'infini* » Si l'inspiration est vraie, allons voir où Monsieur Vincent puisse cette inventivité que nous devrions avoir. En 1645, exhortant un frère mourant et à la rencontre avec Celui à la suite duquel il a marché sa vie durant, Vincent lui redit où chacun d'entre nous puise l'inventivité qu'il exerce dans son ministère : « *Eh bien ! Mon bon frère, comment vous trouvez vous à présent ? Vous croyez donc que c'est tout de bon que notre grand général, le premier de tous les missionnaires, Notre-Seigneur, vous veut avoir dans la mission du ciel. Voyez-vous, il veut que nous y allions tous, chacun à notre tour. Voici encore le*

¹ SV XII, 87-88.

² NdlR : « *Prions, frères, pour que mon sacrifice du soir trouve grâce devant Dieu le Père Tout-puissant* ».

³ SV XII, 375-376.





Réflexion Vincentienne

vrai temps de vous exercer beaucoup dans de fréquents et ardents actes d'amour vers notre cher Maître. Oui, mon très cher frère, il est vrai, et il n'en faut aucunement douter, que cela a été toujours le bon plaisir de Dieu que vous l'aimiez, mais notamment à ce point ; c'est afin que nous l'aimions qu'il nous a faits à son image et ressemblance, vu que l'on n'aime que ce qui est semblable à soi, sinon en tout, du moins en quelque chose. De plus, comme l'amour est inventif jusqu'à l'infini, après s'être attaché au poteau infâme de la croix pour gagner les âmes et les cœurs de ceux dont il veut être aimé et pour ne parler d'autres stratagèmes et innombrables tout ensemble dont il s'est servi à cet effet pendant son séjour parmi nous, prévoyant que son absence pouvait occasionner quelque oubli ou refroidissement dans nos cœurs, il a voulu obvier à cet inconvénient en instituant le très auguste sacrement, où il se trouve réellement et substantiellement comme il est là-haut au ciel »¹.

Pour déployer cette énergie, il n'y a pas d'autre secret que celui-ci : « *Donnez-moi un homme d'oraison, et il sera capable tout ; il pourra dire avec le saint Apôtre : "Je puis toutes choses en Celui qui me soutient et qui me conforte". La congrégation de la mission subsistera autant de temps que l'exercice de l'oraison y sera fidèlement pratiqué, parce que l'oraison est comme un rempart inexpugnable, qui mettra les missionnaires à couvert contre toutes sortes d'attaques ; elle est un mystique arsenal, ou comme la tour de David, qui leur fournira toutes sortes d'armes, non seulement pour se défendre, mais aussi pour assaillir et mettre en déroute tous les ennemis de la gloire de Dieu et du salut des âmes »².*

Bonne route, en cette année du sacerdoce au service de l'Église et de nos sœurs et frères, certains qu'à la suite du Christ évangéliste des pauvres, nous sommes employés à l'œuvre du Père pour que tous goûtent la miséricorde de Dieu.

¹ SV XI, 146.

² SV XI, 84.





De nos Provinces

CSV / BLF 211 • (2010) 95-98

PROVINCE DE PARIS

Nominations

Communauté de Sainte-Anne d'AMIENS

- À compter du 1er septembre 2010, le Père Noël KIEKEN est nommé modérateur de la paroisse Saint-Antoine du Bocage (Villers-Bocage) et modérateur de la Paroisse Notre-Dame du Gard (Picquigny).
- Le Père Didier MAHIEU est nommé curé « in solidum » aux paroisses du secteur apostolique de la Vallée d'Ancre (Albert, Bray-sur-Somme).
- Le Père Yves DANJOU, qui termine son service de Directeur Provincial France-Nord des Filles de la Charité, garde son engagement au sein de l'Archiconfrérie de la Sainte-Agonie et l'accompagnement du Lycée Saint-Benoît d'Istanbul.
- Le Père Alexis CERQUERA T. reste engagé sur la Paroisse Notre-Dame-de-Pentecôte et dans la pastorale de l'Église d'Amiens.

Communauté de BONDUES

- Le Père Pierre CORNEE a été nommé Directeur Provincial à la suite du Père Yves Danjou pour un mandat de six ans. Il continuera son service de Supérieur.



De nos Provinces

- Le Père Christian PILLOT rejoindra à partir du 1^{er} Septembre la communauté.

Communauté de LA COURNEUVE

- Le Père Éric RAVOUX rejoint la communauté interprovinciale, à compter du 1er septembre, pour la consolider et l'aider avec le P. Vincent GOGUEY à préciser l'engagement de la communauté au service de la pastorale des jeunes (établissements scolaires vincentiens et pastorale diocésaine des jeunes).
- Le Père Michel JOLY change de service dans le diocèse de Créteil: il est nommé Délégué Diocésain à l'Apostolat des Laïcs et prend en charge la responsabilité du secteur de Villiers-sur-Marne.

Communauté de DOMMARTIN-LE-SAINT-PÈRE

- Les Pères Thomas LUNOT, Audace MANIRAMBONA rejoignent le P. Bruno DORVAL pour prendre en compte l'appel du diocèse rural de Langres-Chaumont (communautés de Saint-Léon IX et Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus) et approfondir les initiatives de Mission Itinérante engagées depuis deux ans. Le Père Pierre MARIONNEAU accompagnera cette mise en route tout en gardant ses engagements prioritaires en Normandie.

Équipe de la Chapelle de la rue du Bac

- Le Père Bertrand PONSARD a été renommé Chapelain pour un troisième mandat de trois ans.

Communauté de TUC TRUNG

- Le Père Pierre TRAN VAN MINH a été nommé Supérieur.

Communauté de DALAT

- Le Père François-Xavier PHAM VAN SON a été nommé Supérieur.

Nos Jubilaires

- * 70 ans de Vocation :





De nos Provinces

P. François BRILLET (27/09/1940)

P. Louis FENDER (13/09/1940) ;

P. Louis MINSTER (15/10/1940)

* 60 ans de Vocation et 50 ans de Sacerdoce :

P. Vincent CARME (respectivement 21/09/1950 et 29/06/1960) ;

* 50 ans de Sacerdoce :

P. Jean-Marie ESTRADE (29/06/1960)

* 50 ans de Vocation :

P. Pierre CORNÉE (02/10/1960).

PROVINCE DE TOULOUSE

Nominations

- Le P. Jean CAPOMACCIO va profiter de l'année de formation pastorale à l'Institut Catholique de Toulouse durant deux semaines par mois, et les deux autres semaines, il rejoindra la communauté du Valfleury.
- Le P. Cristinel-Lucian ANDREI est nommé dans la communauté de Limoges.
- Le P. Éric SAINT-SEVIN, économiste de la Province, rejoint la communauté de Marseille.
- Le P. Rémy RAKOTOZAFY est nommé dans la communauté du Hillon au Berceau.
- Le P. Álvaro Mauricio FERNANDEZ MONSALVE, après avoir soutenu son mémoire de théologie, est nommé dans la communauté du Hillon au Berceau.



De nos Provinces

- Lionel AZOUZ, après l'année du séminaire interne à Téruel, rejoindra la communauté de Prayssac.
- Éric SARE, jeune regardant, est accueilli dans la communauté Marseille.

En accord avec le conseil interprovincial :

- Le P. Roberto GOMEZ RAMIREZ est envoyé pour une année d'étude à l'École Biblique de Jérusalem.
- Le P. Vincent GOGUEY avec le P. Eric RAVOUX sont chargés de mettre en place un projet missionnaire dans le monde scolaire et dans les établissements vincentiens, tout en vivant à la Cour-neuve avec une insertion dans le diocèse.

À la demande de l'évêque d'Aire et Dax, Mgr Philippe BRETON :

- Le P. Christian LABOURSE est nommé curé de la Paroisse Saint-Vincent-Notre-Dame.
- Le P. Alain PEREZ est nommé recteur de la basilique de Buglose et de la chapelle du Berceau.

Le Supérieur Général Grégory GAY :

- Nomme le P. Yves Bouchet directeur des Filles de la Charité de la Province de Suisse et de Turquie.

Nos Jubilaires

- * 60 ans de Sacerdoce :
P. Robert BUSTARET (08/04/1950)
- * 50 ans de Sacerdoce :
P. Raymond de BARREAU (29/06/1960)





Ils nous ont quittés



CSV / BLF 211 • (2010) 99-103

P. Joseph GADSINSKI LE SAMEDI 6 MARS 2010 À BORT LES ORGUES

Les paroissiens de Turenne sont en deuil

Ils ont perdu leur «Père Gadsinski», celui qui a été leur pasteur de 1970 à 1996 et qui s'était retiré dans la région de Bort les Orgues depuis. Il s'est éteint comme une lumière qui faiblit, sans vaciller, sans souffrir à l'âge de 94 ans en ayant conservé toute sa tête. De son passage à Turenne, tous les gens qui l'ont connu ont gardé l'image d'une «figure», d'un homme entier qui ne laissait pas indifférent. Il aimait bien jouer de sa voix de stentor pour remuer son monde, mais savait aussi être tout doux avec les petits, les humbles. Il ne faisait pas que parler et chacun, se souvient des travaux gigantesques de décrépissage et re-rejointoiement des murs de la collégiale qui l'ont ramenée à son état primitif, lui donnant un air inhabituel. On se souviendra aussi du travail accompli avec un magnéto k7 et un jeune ingénieur pour réaliser le son et lumière qui a duré avec la bande originale jusqu'en 2008 ! Bâtitteur il l'a aussi été à Nazareth, à Ligneyrac et pour la chapelle de Gernes où, grâce à une compagnie de guides, il a fait montre de sa dévotion mariale en la rebaptisant N-D de l'Europe et y faisant peindre les noms des apparitions de la Vierge. C'était aussi un homme de contact



Témoignages

qui partageait sa vision de la vie de la Vicomté par le biais de son rôle de correspondant de la Vie Corrézienne. Il n'y a pas un jardin dans lequel ne pousse aucune rose trémière venant du presbytère : il cultivait les fleurs comme les paroles d'évangile, avec bonheur, pour les semer à tous vents. Ordonné prêtre en 1941 dans la congrégation des Lazaristes, il aura servi l'Eglise pendant 55 ans, avant de se retirer à Bort les Orgues pour une retraite paisible, toujours en liaison téléphonique avec ses anciens paroissiens car il avait gardé, à 94 ans, toute sa tête. Il y a été enterré avec une très belle cérémonie religieuse ce samedi 6 mars. Il est parti auprès du Père Eternel, mais son souvenir reste ancré dans les mémoires des Turennois.

Un paroissien de TURENNE

HOMELIE du P. Joseph Gadzinski

Nous sommes ici ensemble, parce que le P. Joseph Gadzinski vient de nous quitter à l'âge de 94 ans, le 4 mars 2010. Son nom, nous indique clairement ses origines polonaises. Le P. Gadzinski est né le 3 juin 1916 à Kaliz en Pologne.

Une migration importante polonaise, a eu lieu après la première guerre mondiale, population en quête de travail, d'un mieux vivre.

A cette époque on retrouve plusieurs colonies polonaises dans quelques régions françaises. Pour les régions minières, on parle beaucoup du Nord et de la Lorraine, mais les parents du P. Joseph viennent, eux, s'installer, ici, dans le centre de la France.

En se joignant chacun, dans cette assemblée, nous sommes venus lui dire au revoir et le présenter à Dieu le Père.

Vous vous souvenez de lui.

Vous les membres de la famille, vous le connaissiez certainement de manière intime puisqu'il vivait depuis quelques années dans la maison familiale à Champagnac.





Et vous les amis, Filles de la Charité, vous êtes venus exprimer votre sympathie.

Le P. Joseph Gadzinski appartenait à la Congrégation des prêtres et frères de la Mission, fondée par St Vincent de Paul au 17^{ème} siècle. Il a été ordonné le 07 septembre 1941.

L'an passé, je lui avais envoyé une carte pour rappeler d'une manière simple, son entrée dans cette famille des prêtres lazaristes le 06 10 1934. Je marquais ainsi, ses 75 ans dans la Congrégation.

Personnellement, je ne le connaissais pas mais il m'a appelé au téléphone, aussitôt la réception de ce courrier, pour me remercier de cette attention.

Ne vivant pas en communauté, éloigné géographiquement des autres confrères de la Congrégation, je sais qu'il appréciait le passage de l'un des nôtres, lorsque nous nous manifestions d'une manière ou d'une autre.

Après l'ordination, les membres de la Congrégation, savent bien que l'envoi en mission est une aventure sur les routes de la rencontre.

Au moment où le P. Joseph Gadzinski quitte cette terre, on se souvient des étapes qui ont ponctué sa vie donnée au Seigneur.

Il a été au Berceau de St Vincent de Paul près de Dax, lieu de naissance de notre fondateur.

Puis il connu différentes missions, à Toulouse, Marseille, Valfleury, près de St Etienne, Marvejols en Lozère.

En 1970, il se met au service du diocèse de Tull. Il restera jusqu'en 1993, curé à Turenne ce petit village corrézien. Il se donnera à la restauration de la collégiale, offrant beaucoup de son temps.

Le texte de l'Evangile en St Jean, nous parle de la demeure, de la maison. Le P. Joseph a été un constructeur, un réparateur de cette église de Turenne : espérons que cette église continue à permettre à des gens de prier, de se retrouver, ou de se poser la question de Dieu, la question du sens, ne serait ce au cours d'une visite touristique.

Soutenu par Jésus-Christ, le P. Joseph a comme tous, essayé d'annoncer la Bonne nouvelle dans un contexte de société qui ne cesse d'évoluer. Ce qui ne facilite pas toujours les choses. Jésus d'ailleurs n'avait pas dit à ses apôtres





Témoignages

que la vie missionnaire serait de tout repos. Le P. Joseph, a connu certainement des épreuves et des difficultés. Mais Dieu l'accompagné jusqu'au bout.

Dans la maison familiale, une salle qu'il avait transformé en oratoire, et la petite grotte de Lourdes qu'il avait réalisée dans le jardin, marquaient sa force inépuisable dans la prière.

Si la maison de pierres et de ciment, a une importance en ce monde terrestre, (je pense à nouveau à la collégiale de Turenne ou il a mis tant d'énergie à la restauration) Dieu construit aussi dans les cieux une demeure qui n'est pas l'œuvre des hommes »

Le mystère de la vie éternelle que P. Joseph a essayé d'annoncer durant sa vie de prêtre, c'est le mystère d'une relation vivante avec Celui qui le premier a franchi les portes de la mort et qui entraîne à sa suite tous ceux et celles qui croient en Lui.

Bientôt, à la fin de ce temps de carême, nous essayerons de mieux comprendre ce mystère de la semaine Sainte, le Christ est mort et ressuscité, et bouscule ainsi les portes de la mort.

Écoutons encore saint Paul : « Nous le savons, écrit-il, Celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus nous ressuscitera, nous aussi, avec Jésus, et il nous placera près de lui avec vous. »

Nous espérons qu'aujourd'hui, le P. Joseph, trouve une « demeure » où il a sa place, une famille où il est chez lui, une table où le Seigneur s'assoit avec lui et l'accueille au banquet éternel.

Le P. Joseph a vu le Seigneur venir à lui pour toujours. Sa demeure n'est plus faite de main d'homme, elle est une demeure éternelle. Cette demeure fait partie d'une grande maison : « La maison de mon Père peut être la demeure de beaucoup de monde », nous dit Jésus dans le texte de l'évangile de saint Jean qui vient d'être proclamé.

Cette place que nous prépare Jésus, elle s'est construite petit à petit dans un chemin de vie qui est différent pour chacun, un chemin de vie où les talents et les qualités personnelles ainsi que les limites se révèlent. Le chemin de notre confrère Joseph vous est connu.





Témoignages

*Au terme de son chemin personnel de vie, il nous renvoie à nous-mêmes :
Quel est mon chemin de vie? Comment est-ce que je le vis? Où me conduit-il?
Vers quelle place me dirige-t-il?*

*Ces sont des questions que je vous laisse méditer au cours de notre célébration
en écoutant dans votre cœur cette parole extraordinaire de Jésus : « Moi, je suis
le Chemin, la Vérité et la Vie; personne ne va vers le Père sans passer par moi ».*

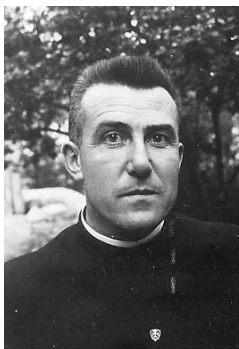
P. Jean-Yves Leboeuf

VISITEUR de Toulouse





Ils nous ont quittés



CSV / BLF 211 • (2010) 104-107

André GRINNEISER

Paris, 18 et 21 mars 2010

Job 19, 1-27 et Jean 11, 17-27

Mes soeurs, mes frères

La Parole entendue dit beaucoup de la personnalité de celui qui l'a prévue pour ses obsèques. Il n'est pas difficile de voir qu'elle proclame la foi en l'acte essentiel de toutes funérailles chrétiennes : la résurrection d'entre les morts promise à ceux qui croient

Ainsi le cher Père Grinneiser a-t-il voulu planter le décor pour que nous soyons sûrs de la force et de la rectitude de sa foi. C'est un puissant projecteur installé sur notre route pour qu'à notre tour nous croyons en la Vie qui ne finit pas et à laquelle nous sommes configurés. En ces premières heures du printemps, notre aîné va au coeur de la foi et illumine notre marche.

Mais la longueur et le choix de la deuxième lecture en étonnera plus d'un. Job se plaint, crie à la violation du droit, se décourage même et se reconnaît comme un exclu ! Il n'est pas difficile de retrouver sous ces mots le caractère et les dispositions d'esprit de celui qui vient de nous quitter. Juste portrait ajusté à une forte personnalité que nous aimerons évoquer avec un sourire entendu et des mots qui donneront plus à penser qu'à comprendre d'emblée.





P. André Grinneiser, CM

I. L'homme était de feu. Né à Lunéville dans la Meurthe et Moselle le 4 septembre 1914, il marchait allégrement, cette année, vers ses 96 ans, aussi exalté à cet âge qu'à ses 33 ans, temps où nous nous sommes rencontrés à Notre-Dame-de-Prime-Combe. Il était très attaché à ce pèlerinage où il s'engagea définitivement dans la Congrégation de la Mission et reçut l'ordination sacerdotale. Licencié es lettres, il racontait volontiers qu'il avait émis ses vœux à la condition expresse d'obtenir du Vicaire général de l'époque, d'être attaché toute la vie à l'enseignement ! Il a montré assez d'opiniâtreté pour remplir ce contrat et animer les collèges de Prime-Combe, d'Ardouane, du Berceau, de Marvejols pour aboutir à st Louis des Français à Madrid, à la Teppe, à Libreville et pour revenir à ses premières amours, à Istanbul en 1981, sous l'œil vigilant et avec l'amitié du Père Yves Danjou. Après un dernier passage tumultueux au Berceau, son port sera la Maison-Mère avec un ministère affectueux, confesseur à la Rue du Bac. Il y a aimé les pénitents et les confrères et s'est laissé chouchouter par des prévenances touchantes.

Tout au long de ce périple, il a déployé ses talents d'éducateur. Un vrai professeur qui jonglait avec les lettres dont était amoureux. Un surprenant éveilleur. Un meneur d'homme. Un libérateur d'âmes juvéniles. Un passionné de scoutisme : les camps s'égrènent dans ma mémoire tous riches en anecdotes et en souvenirs avec la complicité avertie des Pères Paternelle, Johnny Boyer et Emile Bardy. Je ne vais pas ouvrir devant vous ce livre gardant ces pages pour ma relecture personnelle. Le vieux Loup s'en est allé : rentré à la maison ! Tous ces compagnons d'arme chanteront son arrivée au paradis des scouts !

Jeune, il jouissait d'un physique extraordinaire qui faisait notre admiration. Il nageait à perdre haleine, pratiquait le saut de l'ange, aimait la mer Méditerranée la seule qui vaille ! Il faisait des cross éperdus, sautait les obstacles les plus dangereux ; il était un ami inconditionnel du soleil dont il faisait une thérapie et une cure de jouvence chaque année. Il soignait les corps avec un savoir appliqué et a sauvé la vie à deux confrères présents dans cette chapelle.

II. L'homme était aussi un inconditionnel : par principe il aimait la contestation et de la résistance. Il s'indignait avec les mêmes accents que Job sur son tas de fumier. Il apostrophait les supérieurs ; il les





Ils nous ont quittés

inondait de lettres, toutes chefs d'oeuvre d'écriture ; j'imagine qu'elles forment un fond d'archives intéressant pour l'histoire de nos deux provinces françaises ! Mais au final, après des temps et des écrits d'indignation, il pliait, il obéissait, il prenait les responsabilités imparties et il faisait merveille. Il m'a toujours fait penser aux soldats de l'Empire dont Edmond Rostand nous a livré la flamme dans son

Aiglon, qu'il commentait avec délectation:

*Et nous, les petits, les obscurs, les sans-grades,
Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades,
Sans espoir de duchés ni de dotations...
Nous ne l'étions pas peut-être fatigués ?*

Il était un cri mais il était «un taillable et corvéable à merci». On lui a fait fermer au moins quatre maisons : Terrenoire, Fribourg, Marvejols, Prime-Combe, souvent combattant de l'impossible. Il râlait mais il obéissait mettant en valeur la leçon de morale du fabuliste : «Je plie mais ne rompt pas» Les supérieurs le savaient et exploitaient ses talents à la carte !

III. Mais il était un homme témoin. Un de ces hommes qui illuminent vos vies et les rendent plus belles parce plus généreuses ; il ne comptait pas, plein d'abnégation ; il disait volontiers que le critère du discernement vocationnel est le dévouement. Et il avait raison tant il est vrai que le prêtre, le frère sont appelés à vivre pour les autres. Prêtre, il l'était profondément mais à sa manière, jamais enfermé dans le culte mais essentiellement ouvert et disponible à l'écoute, à l'accompagnement que d'aucuns jugeaient et jugeront trop pointu ! Il payait de sa personne et parlait de Jésus-Christ et du devoir d'exigence pour mettre nos pas dans les siens. Il aimait appeler ; il savait appeler, fort exemple pour nous aujourd'hui !

Dans son sacerdoce, comme dans sa vie, il n'aimait pas les demi-mesures et ne connaissant qu'une limite : l'excès, le « davantage » de St Vincent. Sans doute marqué pas ses études et sa jeunesse à Notre-Dame de Prime-Come dont la physionomie vincentienne doit changer cette année même, il avait une affection particulière pour la Vierge-Marie. Il a écrit d'elle dans une homélie sur Cana, de belle envolée : «Marie est





P. André Grinneiser, CM

notre grande soeur, si proche en humanité, même dans sa perfection... la Vierge est tendresse: elle nous aime et elle nous aide». Son coeur souvent blessé trouvait en elle le foyer où il se réchauffait et panser ses plaies.

Cher père :

Je voudrai en terminant vous laisser deux notes personnelles : j'emprunterai des mots justes et pudiques, au Pape Benoît XVI dans son encyclique *Spes salvi*, pour dire ce que vous êtes pour moi : «La vie est comme *un voyage sur la mer de l'histoire, souvent obscur et dans l'orage, un voyage dans lequel nous scrutons les astres qui nous indiquent la route. Les vraies étoiles de notre vie sont les personnes qui ont su vivre dans la droiture. Elles sont des lumières d'espérance. Certes, Jésus Christ est la lumière par définition, le soleil qui se lève sur toutes les ténèbres de l'histoire. Mais pour arriver jusqu'à Lui nous avons besoin aussi de lumières proches de personnes qui donnent une lumière en la tirant de sa lumière et qui offrent ainsi une orientation pour notre traversée*». Merci, cher Père, d'avoir été cela sur nos routes !

Permettez-moi de vous glisser enfin votre prière préférée, celle que vous nous avez transmise comme nourriture pour la vie :

*Seigneur Jésus,
Apprenez-nous à être généreux,
A vous servir comme vous le méritez,
A donner sans compter,
A combattre sans souci des blessures,
A travailler sans chercher le repos,
A nous dépenser sans attendre d'autre récompense,
Que celle de savoir que nous faisons votre Sainte Volonté
AMEN*

